

Landesbibliothek Oldenburg

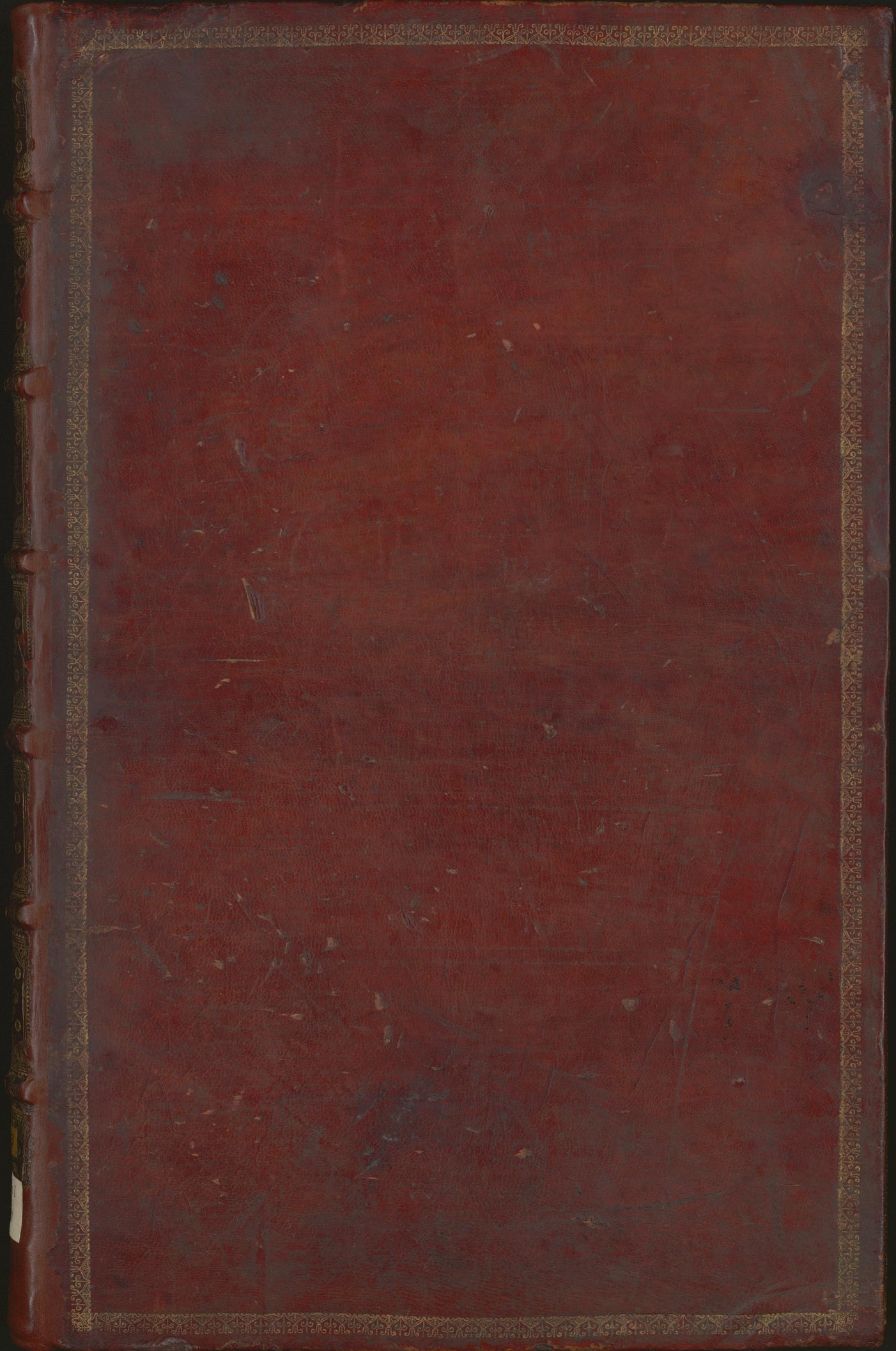
Digitalisierung von Drucken

Memoires du Marquis de Guiscard

Guiscard, Antoine de

[Frankreich?], [zwischen 1703 und 1705?]

urn:nbn:de:gbv:45:1-19179





283

Cim I
283

Fix. 25

283.



Brandt

2.

6075

Clas. I.
287

28

Cl. I.
289

28

L'auteur de ces Memoires est le fameux Antoine
Marquis de Guiscard, Abbe' de Monnecombe en Arvergne,
Seig' de la Bourlie, comme on l'appelloit en France,
 apres s'etre soulevé, & evadé du Royaume.
 Il entra dans le service des puissances maritimes,
 & leva un corps de 2^m Francois refugies, lequel il mena
 l'année 1705 en Catalogne. Delà il passa 1706 en
 Angleterre, ou il obtint de la Reine Anne une pension
 de 500 L Sterl; Mais il fut arrêté 1711, à cause
 d'une correspondance criminelle avec la France, &
 ayant été examiné devant le Conseil d'Etat, il se
 montra tout furieux, & prenant un canif qui étoit
 sur la table, il en donna deux coups à M^r Harley
 le Grand Tresorier, tachant d'en porter aussi un troisieme
 au Duc de Buckingham, que ce seigneur para. Les autres
 seigneurs presents mirent l'épée à la main, & tâchèrent
 de le saisir. Il fit de la résistance & dans la confusion
 il recut trois coups d'épée, dont deux par la main
 de M^r le secret d'Etat St Jean. Enfin étant envoyé en
 prison, il y continua dans une sorte de fureur & une
 obstination étrange, ne voulant jamais répondre aux
 examens qu'on lui fit subir. On n'y prévint son
 supplice, & quoiqu'on voulut faire du moins un exemple
 de son corps, il fut cependant enterre^{par lui} v. Moreri dict.
Historique Remarques 1706. p. 238.
 Ces memoires, qu'on assure écrites de sa propre main, ont été
 imprimés & publiés par lui même 1705. à Delph en 8^o.

Memoires

du Marquis de Guiscard

C'est une chose bien fatale et bien mortifiante pour les hommes qu'il sçaitte que les motifs de leurs plus heroïques entreprises ne soient presque iamais depouillés de passion et d'interet, et que leurs actions les plus belles n'aient que tres rarement l'unique et seule vertu pour principe et pour guide.

Rien n'est plus magnanime en apparence que les dehors des grands desseins qu'ils forment; mais on s'apperçoit presque toujours, que ces mêmes desseins ne renferment au dedans, ou qu'une ambition demesurée, ou qu'une basse jalousie, ou qu'une vengeance injuste, ou enfin qu'une sordide avarice

Peut on se proposer rien de plus grand et de plus noble, que de tenter au peril de sa vie de rendre la liberté a sa patrie gemissant dans les fers d'un

EX BIBLIOTHECA
OLDENBURGENSI.

dur et honteux esclavage.

Cependant de tous ceux qui sont jamais entrés dans ce chemin glorieux, combien peu y en a-t-il qui —
 layent fait animés uniquement du desir sincere de la —
 rendre heureuse? Les exemples en sont si rares —
 qu'à remonter jusques aux siècles les plus reculés à peine —
 en peut on trouver un ou deux entre mille qui meritent —
 veritablement nos éloges, et telle est la constitution du coeur —
 humain que tant que son amour propre n'est pas blessé —
 à un certain point, ou qu'il n'est pas agité de quelque —
 violente passion, il ne s'oppose jamais au cours des —
 plus grandes calamitez publiques, et borne tous ses —
 devoirs envers sa patrie à faire de simples et de —
 steriles vœux pour elle.

Je ne veux point aujourd'hui me tirer toutafait —
 de la condition universelle, et me parer faussement d'un —
 merite et d'une vertu si rares: ainsi ie ne nierai —
 pas que quelques raisons particulieres et domestiques —
 ne m'aient engagé à faire une plus sorte et plus —
 serieuse attention à la nature du cruel et tyranique —
 gouvernement qui fait gemir ma patrie. Avant —
 cela (ie le dirai à ma honte) ie n'étois capable que

de simples Sentimens de compassion pour le malheur de —
mes compatriotes: il ne se formoit en moi que de foibles et —
d'impuissans desirs sur le recouvrement de leur liberté et —
de leurs privileges, et ie sens bien que si des injustices —
criantes faites à ma famille ne m'avoient reveillé de la —
letargie generale ou est ma Nation, j'aurois vraisemblablem.
croupi toute ma vie dans cette meme nonchalance qui perd —
tous les François, et que ie ne me serois iamais porté —
comme ie l'ai fait, a la perilleuse resolution de me devouer
pour le salut de ma chere et illustre patrie.

La Vertu n'a malheureusement que trop souvent besoin
du secours de nos passions pour nous mettre dans —
le chemin qui conduit aux actions immortelles.

Vritablement mon etat et ma profession, et —
mille autres considerations me dispensoient plus que —
beaucoup d'autres de mes compatriotes de tenter la grande —
et difficile entreprise dont ie vais faire ici le recit. Mais —
quand une fois j'ai vû que les personnes, à qui —
effectivement par les prerogatives de leurs emplois, le —
sain et la conservation des droits et des privileges de la —
Nation, appartiennent preferablement à tous autres; —
etoient eux mêmes les plus ardens fauteurs de la tyrannie

devois-je me croire dispensé de veiller aux intérêts de mon
pays ; et retenu par des égards frivoles, ne pas faire
tous mes efforts pour retirer la France du dur et vil esclavage
dans lequel ils l'ont laissée indignement tomber.

La Misère est montée à son dernier période —
le Royaume épuisé par des exactions infinies d'hommes —
et d'argent, n'est plus désormais qu'une vaste et triste —
solitude. Les larmes, les plaintes, les remontrances —
des peuples sont interdites et punies même comme autant
de crimes et d'attentats. Les grands qui seuls pourroient —
s'opposer aux vexations partageant les dépouilles de la —
Nation, et le profit de la tyrannie, ne songent qu'à —
l'affermir : un regne long et toujours également dur —
ne permet pas d'espérer aucun adoucissement à nos —
peines, ni aucun terme à nos maux. De nombreuses —
armées séduites de longue main par un —
artificieux Monarque, entretenues et destinées autant —
contre ses propres Sujets que contre ses ennemis, ne —
laissent envisager qu'une paix moins supportable encor —
que ne l'est la guerre elle même.

Dans des circonstances si fatales est il un —
seul particulier, quel qu'il soit, qui ne doive tâcher —

d'inspirer à ses compatriotes combien il seroit plus utile et plus glorieux —
pour eux de sacrifier et leurs biens et leurs vies pour la liberté de leur —
Nation que pour l'orgueil et l'avantage de son oppresseur. —

Qu'on ne m'oppose point les inconveniens et les horreurs
d'une guerre civile ; car enfin y'a-t-il guerre civile qui —
puisse jamais être aussi fatale à la Nation que ces guerres —
étrangeres dans lesquelles l'ambition demesurée, et les diverses —
fantaisies de notre dur Prince la plongent continuellement.

D'ailleurs qui a jamais prétendu fomenter une —
guerre civile en France ? ie n'ai jamais eû d'autre dessein —
que celui d'ébaucher, ainsi que ie l'ai fait, un traité de paix —
egalement honorable et avantageux à la Nation, avec ce —
prodigieux nombre d'ennemis que s'est fait notre Roi afin —
de pouvoir par le secours de ces mêmes ennemis mettre mes —
compatriotes en état de suivre avec moins de peril, leurs —
véritables interets, de restreindre le pouvoir illimité de leur —
Prince dans ses anciennes et legitimes bornes, et de se procurer —
les douceurs d'un honnête et solide repos.

Je fais donc rendre au public un compte exact de —
la conduite que j'ai tenue dans le cours de mes —
entreprises, et lui tracer le plan de tous mes projets, —

tant afin que ce recit me serve de iustification, que pour exciter mes compatriotes à imiter mon exemple, et leur faire connoître par ce que j'ai été capable de faire qu'ils n'ont besoin que d'un peu de courage et de fermeté pour se tirer de la vile et abjecte condition dans laquelle ils croupissent si indignement, et depuis si long tems.

Une Province éloignée de la Cour, toute Catholique — Romaine dans son centre, environnée de toutes parts de nouveaux convertis, dans laquelle ie possedois plusieurs grandes terres, et où i'étois connu et aimé des ma plus tendre enfance, me parut un lieu propre à travailler à mes desseins. Cette Province est le Rouergue. Les Cevenes sont ses frontieres du côté de l'orient, Les Montagnes de la Caune, et L'Evêché de Castres la bornent au midi. Montauban, Saint Antonin, Negrepelisse, et tout le Querci la confinent à l'occident. et enfin une partie de la haute Auvergne la serme du côté du Nord.

On ne pouvoit jamais trouver dans aucune autre Province de plus prochaines n'i de plus favorables dispositions à un soulèvement. Les esprits et les coeurs estoient irrités par des violences de toute espece. J'entendois par-

lout gemir et soupirer : chacun supportoit impatiemment sa condition : Les discours estoient tous remplis de plaintes et de murmures . On ne formoit à la vérité que des —
— imprecations inutiles mais enfin on se dormoit la —
— liberté — d'en former, et même hautement . Je —
donnai tous mes soins à faire que ces vœux pussent —
s'accomplir et devenir efficaces . Je mis toute mon application —
à s'omenter ces semences de mecontentement : je ne négligeai —
aucun de tous les moyens que ie jugeai propres à cela . Je —
m'attirai la confiance entière des peuples, soit en compatissant —
à leurs malheurs, et en leur en faisant même des peintures —
encore plus touchantes, soit en leur rendant toutes sortes de —
services . J'affectois d'intervenir dans presque toutes les —
affaires que les paisans avoient avec les exacteurs, et pour peu —
que ces derniers ussent tort, ie ne manquois pas de les —
maltraiter de parole en presence des autres, et de les —
obliger sur le champ à leur rendre justice . Je faisois —
mes propres affaires de toutes celles que les gentilhommes, —
les Nouveaux convertis, et generalement tout le monde —
pouvoit avoir, ou devant les Intendants, ou auprès des —
Evêques, ou même dans les tribunaux de justice et ie les —
solicitois avec toute l'ardeur imaginable . Je faisois —

des liberalitez aux pauvres: je liois commerce et amitié avec les riches; enfin, autant que la bien seance et l'honneté me le pouvoit permettre, Je Condescendois et m'accomodois aux passions de toutes les personnes que ie jugeois pouvoir m'être de quelque utilité; de sorte que tous ces derniers soins joints à ceux que j'avois pris des ma plus tendre jeunesse pour m'attirer l'amitié de toute cette Province, firent que ie n'eus pas de peine à faire entrer la plus grande et la plus considerable partie de la noblesse dans des engagements avec moi sur le recouvrement d'une plus honorable et plus heureuse condition.

Le peuple suivit encore plus aisement. Les nouveaux convertis sur tout se livrerent entierement à moi. On ne peut exprimer la joie qu'ils ressentirent a la premiere lueur d'esperance qu'ils eurent entrevoir de sortir de leur cruelle oppression. La plus part comptoient déjà d'avoir recourré leurs femmes, leurs enfans qu'on leur avoit inhumainement enlevés, et de n'être plus desormais en grâie à ces Dragons impitoyables charges d'ordres cruels qu'ils executoient avec la dern^{re} rigueur. Enfin le souvenir des maux passés, le present devenu insupportable, la crainte ou ils estoient d'un avenir

encore plus funeste, tout cela faisoit sur leurs esprits les plus favorables impressions que ie pouvois desirer.

Je n'ignorois pas non plus que les illustres magistrats de tous les tribunaux et Parlemens voidins, que ces depositaires et protecteurs nés de la liberté des peuples se faisoient de sanglans et d'éternels reproches de la leur avoir laissé lâchement ravir, et qu'ils approuvoient en secret tous les mouvemens que ie me donnois pour le rétablissement de l'honneur, et des prerogatives de leur emploi. Les choses ainsi disposées, je crus qu'il ne me restoit qu'à me faire un plan net et fixe sur lequel ie reglasse à l'avenir toutes mes démarches aussi bien que celles de toutes les personnes que ie voulois mettre en mouvement.

Pour cet effet, sachant bien que dans des entreprises si hasardeuses les premiers pas sont les plus difficiles; qu'on trouve assez de gens qui promettent de suivre, mais peu qui veuillent commencer, et que dans un gouvernement aussi severe, et aussi ombrageux que celui de France, et où tout le monde est dans la dernière misere, la crainte et l'interet engendrent une juste defiance non seulement entre les personnes

qui vivent dans une entière indifférence les uns pour les autres, mais même entre les plus proches parens et les meilleurs amis: N'ignorant pas dis-je toutes ces choses, je me déterminai à faire rompre la glace, tant par les Protestans de ma Province, que par ceux des Provinces voisines que je savois en bruler d'envie, et qui avoient à la chose un intérêt infinim^t encore plus touchant et plus sensible que les Catholiques.

Je commençai dans ce dessein par m'aboucher avec les plus sages et les plus puissans d'entre les Protestans qui se trouvoient le plus à ma portée: j'eus plusieurs conférences avec eux dans lesquelles mon premier et plus grand soin fut de les lier d'intérêt avec les Catholiques d'une manière solide et inalterable.

Dans cette vue, j'exigeai d'eux 1.^o qu'ils ne se porteroient jamais à aucune sorte de violence n'i d'irrévérence contre les Eglises et contre les Prêtres, 2.^o qu'ils ne se détacheroient jamais d'avec moi pour faire une guerre de Religion. Et qu'enfin dans les commencem^{ts} ils ne seroient jamais même aucun exercice public de leur, sinon dans les tems et les lieux dont nous conviendrons ensemble.

Je les priaï à cette occasion de considérer le

inconveniens dans lesquels ils tomberoient s'ils ne —
suivoient pas la dessus mes conseils; qu'ils revolteroient —
par la contr' eux generalement tous les Catholiques qui —
étant mille fois plus puissans les accablent —
infailliblement tôt ou tard, et que quand même il seroit —
possible qu'ils leur resistassent ils se trouveroient toujours —
à la fin apres une longue et inutile éfusion de sang dans la necessité
d'en venir à un accomodement; qu'il étoit donc beaucoup —
plus prudent et plus pieux de s'épargner tant de —
meurtres et de massacres, et de s'accomoder d'abord; que
les Catholiques même dont ils croiroient se vanger étoient —
pour la plus part innocens des choses dont ils —
pretendroient les punir; qu'ainsi en attaquant notre culte
ils se rendroient coupables des mêmes crimes dans lesquels ils nous
reprochoient d'être tombez en les persecutant. que c'étoit —
donc au gouvernement qui seul étoit coupable de tous leurs
maux à qui il falloit uniquement s'en prendre, —
qu'indépendamment de leurs griefs particuliers, les Catholiques
en avoient de communs avec eux suffisans pour les faire
soulever; qu'il ne s'agissoit pour le repos des uns et des
autres, que du rétablissement d'une honnête et raisonnable
liberté, et que dans cette seule et unique liberté les deux

partis trouveroient une entiere et egale Satisfaction, et
l'accomplissement de tout ce qu'ils pouvoient desirer
avec le plus d'ardeur.

Mes amis aiant generalement applaudi à mes
raisons, et s'étant tous engagez par serment de ne
s'écarter jamais des maximes que ie venois d'établir,
Je continuai de leur dire, que comme ie les connoissois
personnellement ie voulois avoir encore de plus
particuliers menagemens pour eux que pour les
autres Protestans, et ne les exposer que les derniers, et
lors seulement que les pas les plus difficiles et les plus
dangereux auroient presque tous été faits. Que dans
cette veüe et pour la facilité de venir heureusement à
mon but, ie leur demandois instamment de ne donner
sur eux que le moins de prise qu'ils pourroient aux
cruels inspecteurs de leur conduite, de les endormir
insensiblement, et de les contenter autant et aussi
long tems que la delicatesse de leur conscience n'en
seroit pas blessée; Qu'il étoit constant que par leur
genie et leur humeur ils étoient infiniment plus
capables que leurs voisins de ces paciencies politiques

et de ces dissimulations profondes si nécessaires pour la poursuite et pour le succès des grandes entreprises: qu'ainsi ie ne pretendois dans les commencemens me servir d'eux que pour essayer par leur moyen de mettre en mouvement et en armes les Protestans du voisinage, et sur tout ceux des Cevenes sur lesquels i'avois intention de faire tomber les premières étincelles du feu que ie méditois d'allumer dans le Royaume pour y faire soudre, pour ainsi dire, et consumer les fers de mes tristes compatriotes; Que ie prenois ce parti parce que la chaleur de ce climat qui se communique jusques aux esprits mêmes, faisoit qu'il y avoit infiniment plus d'aigreur et d'animosité entre les persecuteurs et les persecutez de cette Province que dans toutes les autres de France; et que même malgré toute la cruauté des intendans, il s'y étoit toujours fait des choses qui marquoient visiblement qu'il s'y couvoit plus de semences de soulèvement que par tout ailleurs; Qu'il ne saloit pas s'imaginer que ces milliers de femmes qui ne cessoient de prophetiser et de chanter des psaumes, quoiqu'on les pendit à centaines, le fissent contre le gré et sans la participation de leurs epoux, de leurs freres et de leurs enfans. Que ie les priois donc de faire choix

entr'eux du plus grand nombre qu'il se pourroit de personnes
 d'esprit, et qui eussent le plus d'habitude dans les Covenes,
 afin qu'elles y allassent beaucoup plus souvent qu'à leur
 ordinaire et que par l'entremise de leurs amis elles y fissent
 insinuer sans cesse aux Peuples que la cruelle persecution
 qu'on exerceoit contr'eux n'auroit jamais de fin qu'ils
 ne se fussent portez à quelques extremités contre
 quelques uns de leurs plus outrés et plus averés
 persecuteurs; qu'ils ne devoient pas douter que cela ne
 reprimât d'abord la fureur des autres, et ne les rendit
 infiniment plus circonspects; qu'ils n'avoient pas même
 à craindre que la Cour embarrassée comm' elle l'estoit dans
 une terrible et mortelle guerre, voulut selon sa coutume
 en tirer une grande vengeance; que selon toutes les
 apparences elle enverroit au contraire des ordres pour qu'on
 les traitât à l'avenir d'une maniere plus humaine;
 Qu'ainsi ils ne devoient pas balancer un moment à
 profiter de cette conjoncture si favorable.

Que s'ils la
 la laissoient mal habilement échapper, ils n'en retrouveroient
 vraisemblablement plus de pareille, et qu'ils n'avoient
 sur le champ qu'à renoncer pour jamais au recouvrement

de leur liberté, et du repos de leurs consciences ; —
que s'il leur restoit encore quelque ombre de prudence
et de courage ; ils devoient tout hasarder pour éviter —
de tomber dans la disgrâce d'un sort pareil à celui —
qu'ils avoient éprouvé dans la dernière paix, dans —
laquelle on ne refusa de les comprendre que parce —
que leur nonchalance et leur lâcheté les avoient —
detournés d'entrer dans la guerre précédente, et —
d'en partager généreusement la fortune et les risques ; —
Que de quelque manière que les choses tournassent —
ils pouvoient compter d'être sortement soutenus —
par leurs frères du dedans et du dehors du Royaume —
qui ne souffrirent jamais qu'on achevat de les accabler —
Qu'enfin au pis aller il valoit mieux mourir une —
bonne fois pour toutes que de mourir pour ainsi —
dire mille fois par jour, et d'être en butte à la —
méchanceté de gens uniquement occupés du cruel soin —
de leur rendre la vie dure et insupportable .

Voilà qu'elle a été l'unique Cause du fameux —
soulèvement des Cévennes . De cette Guerre intestine —
si fatale à Louis 14. qui la força de tourner contre —

Ses propres Sujets ses Armes victorieuses, et de se-
 priver du secours et du revenu de la plus belle —
 et de la plus riche Province de son Royaume ; —
 Guerre qui par la diversion de plus de Vingt —
 mille hommes qu'elle occupe depuis pres de —
 trois ans dans les Cevenes, doit être regardée —
 comme une des Causes de cette grande —
 avantages que les hauts Alliés viennent de —
 remporter sur la France. Guerre enfin —
 qui va servir d'une memorable époque —
 de la premiere vengeance que Dieu s'est —
 enfin resolu d'exercer sur les derniers et sinistres —
 jours d'un prince qui au prejudice de mille —
 saveurs dont il l'avoit comblé s'est rendu —
 coupable d'une infinité de sacrileges, de violences —
 et de cruautés.

Ce sont, ces insinuations et ces conseils —
 repandus par mes Soins dans toutes les Cevennes —
 d'avoir recours pour se tirer d'oppression à la —
 voye de quelque resolution extreme, qui ont été —
 la véritable cause de tous les mouvemens qui s'y —
 sont faits. Car la Cour et les Missionnaires —

irritez de trouver dans les habitans de cette —
 malheureuse Province une Audace si nouvelle —
 et si peu attendue, s'étant contre toute sorte de bonne —
 politique portez aux dernières extremités contr'eux, —
 ces Peuples de leur côté ont tout à fait levé le masque, —
 et après avoir goûté une fois du plaisir —
 de la Liberté, N'ont jamais pû —
 depuis être forcés à rentrer dans leur ancien et —
 douloureux esclavage, et ont au contraire comme —
 on le verra ci après soutenu leurs premières —
 demarches avec une fermeté et un courage —
 tout à fait Surprenans. et sans exemple.

Je terminai cette première entrevue avec —
 les Protestans de ma province en les priant de —
 tenir toujours present à leur esprit le souvenir de —
 toutes les choses à quoi ils s'étoient engagés avec —
 moi, et de ne pas perdre un moment à agir suivant —
 le plan que ie venois de leur tracer.

Je m'abouchai en suite avec les Catholiques qui —
 étoient de ma confiance, et ie les informai au long de —
 tout ce que ie venois de regler avec les Protestans, de quoi ils

me temoignèrent être très satisfaits. Je leur fis promettre aussi que de leur côté ils vivoient à l'avenir avec les Protestans sur le même pié qu'ils y avoient vécu et avant la cruelle et injuste persécution qu'il avoit plu au Roi de faire exercer contr'eux, et qu'ils agiroient de concert pour le recouvrement de la liberté commune de toute la Nation. Ils consentirent même expressément à ce que l'on prit pendant un tems une vengeance éclatante des personnes qui s'étoient le plus indignement prêtées à la passion du Prince, sans en excepter n'y épargner les Cures, les Evêques et les Missionnaires qui s'en trouvoient coupables. Nous convinmes enfin qu'en attendant que le succès de nos intrigues dans les Cévennes, nous travaillerions sans relâche à augmenter le plus qu'il nous seroit possible le nombre de nos amis, afin d'être par là en état, de faire un si grand soulèvement dans notre Province et dans celles du voisinage qu'il entraînat celui de tout le Royaume.

Il faut savoir que ces indignes Ministres des Autels étoient les plus barbares exécuteurs de la violence du Prince et qu'il n'y avoit pas d'hommes gens parmi les Catholiques qui leur procédé ne fut en scandale et en horreur

Ces choses se passoient dans les années 1702. et 1703. — Pendant tout ce tems là (si l'on en excepte quelque séjour que je me crus obligé de faire dans les plus considérables villes des Provinces voisines pour me faire connoître de leurs Habitans et m'en ménager la bien veillance et la protection) je ne cessai de me donner tous les mouvemens imaginables, et

d'être nuit et jour à cheval, soit pour cultiver mes anciennes —
habitudes, soit pour m'en faire de nouvelles. J'avois —
lieu d'être content des avis que je recevois de toutes parts.

Les affaires s'acheminoient par tout le plus —
heureusement du monde. Lors qu' enfin vers les mois —
de Mars et d'avril de l'année 1702. Les Protestans de —
ma Province me firent savoir que ceux des Cévennes —
commençoient à prendre avec leurs persecuteurs de tout —
autres manieres que celles qu'ils avoient eues jusqu' alors, —
à se donner avec eux de nouveaux airs de fierté, de —
mépris, et que selon toutes les apparences ils n'en —
demeureroient pas long tems la. En effet fort peu —
de tems apres j'appris que le sieur Baron de S. Cosme —
un de leurs plus cruels persecuteurs, quoi que nouveau —
Catholique, avoit été assassiné par ses propres paisans; —
que l'abbé du Chailar, ce fameux ce Barbare Missionnaire, —
venoit d'avoir un pareil sort et que ces deux meurtres avoient —
été pour toutes les Cévennes une espece de signal general —
de se soulever, et de recourir à la vengeance et aux —
armes, en ce que l'on n'entendit plus parler apres cela —
que de Pretres, que de Moines, que de Curez massacrez, —
que d'Eglises brulées et renversées, que d'atroupemens —

considerables, que de resistances ouvertes et à main Armée.

Je ne sus pas plutôt
 instruit de ce qui se passoit, que penetré de douleur de ces profanations
 et de ces excès, je courus retrouver les Protestans de ma
 Province; Je les priai instamment de faire tous les
 efforts possibles au pres de leurs freres des Cevenes pour
 les empecher de s'en prendre dans la suite aux
 Eglises, les reprenant de l'avoir fait, et de leur représenter
 que s'étant vangez d'un nombre considerable d'Eclesiastiques,
 ils devoient donner des bornes à leur ressentiment, laisser
 les autres en repos, et se réduire desormais à une simple
 défensive contre ces gens là. Sur cela j'engageai mes
 amis à renouveler le serment qu'ils m'avoient fait de n'en
 user pas de même quand ils viendroient à prendre aussi
 les Armes. Mais pour plus de precaution ie crus devoir
 encore leur donner un escrit à distribuer dans lequel estoient
 contenus divers conseils salutaires sur la conduite que les
 Protestans des Cevenes devoient tenir dans la conjoncture
 presente. Voici cet escrit: on peut croire qu'il ne fut
 pas imprimé sans beaucoup de risque et de depense.

Avis -
 - des François Catôliques
 aux
 François Protestans des Ceuenes -

Messieurs, M. F. C. F. (car enfin quoi que nous —
 aions diferens Sentimens sur quelques points de Religion, il —
 est cependant vrai que nous Sommes tous Freres en Jesus —
 -Christ dans les merites et le Sang duquel est nôtre unique et —
 commune confiance) c'est un de vos compatriotes, un François,
 un Mécontent comme vous un homme enfin qui à resolu de —
 se devoüer pour le salut de sa chere et gemissante Patrie, qui —
 vient vous adresser la parole, pour vous représenter en —
 toute cordialité, le tort que vous faites à la Nation et à vous —
 mêmes par la conduite que vous tenez dans la situation —
 presente des affaires.

Ecoutez moi ie vous prie M. C. C. F. avec toute —
 l'attention dont vous pouvez etre capables puis que tout un —
 peuple desolé du salut duquel il s'agit, que plusieurs —
 millions d'hommes charges d'indignes sers qu'ils brulent —
 de briser, vous parlent par ma voix.

Je Commance, M. C. C. F. par vous declarer —

que le peu de bons Evêques, de bons Prêtres, de bons Pasteurs, enfin que tout ce qu'il y a de gens de probité, d'honneur et de conscience dans le Royaume ont unanimement condamné les injustes et barbares violences que l'on a employées pour tâcher de vous faire abjurer la Religion de vos peres; qu'ils en ont tous gemi dans le fond de leur coeur, et qu'il n'y a eu que la crainte de s'exposer à la Severité d'un Monarque implacable qui les ait empêchés de vous donner du secours, et de vous mettre à couvert d'une oppression si dure, si injuste et si barbare.

Mais en même tems M. C. f. ie dois vous dire que si vous continuez davantage de faire les cruautés dont on vous accuse, de bruler et de renverser des Temples consacrez au même Dieu que vous adorez, vous deviendrez l'horreur et l'effroi de tous les gens de bien, et justifierez par là en quelque maniere les inhumanités qu'on a exercées sur vous.

Comme on ne sait que trop que l'homme est tout rempli de Passions auxquelles il lui est presque impossible de ne pas s'abandonner, on n'a pas été surpris après tant de maux soufferts de vous voir sitôt que vous l'avez pu courir à la vengeance, quoi que cependant ie

veuille bien faire la justice aux plus sages et aux plus —
religieux de votre parti de croire qu'ils n'ont pas donné —
leur approbation à tout ce qui s'est passé, et qu'ils ont fait —
même leur possible pour l'empêcher.

Mais si vous ne vous contentez pas M. C. F. —
d'avoir pris pour victimes quelques uns de vos plus outrés —
et plus avérés persecuteurs ; si vous voulez continuer de —
confondre l'innocent avec le coupable, et de profaner les —
choses les plus reverées, croiez que vous souleverez contre —
vous generalement tout le monde, que tous vos projets s'en —
iront en fumée, et que vous ne serez que courir à une —
perte certaine et infaillible.

Vous savez, M. C. F. que vous n'êtes pas un —
contre mille dans le Royaume ; j'l faut donc pour parvenir —
à votre but prendre une route absolument opposée à celle —
que vous avez suivie jusques à present.

Il y a deux grands interets M. F. qui vous —
ont mis les armes à la main ; la liberté de conscience, et —
la suppression de tant d'insupportables et d'accablans impots.

Se peut il mes C. F. que vous soiez assez peu —
informez des griefs de toute la Nation pour ignorer que —
vos freres les Catholiques sont dans les mêmes cas que vous ? —

A L'égard des impôts, c'est un article qui n'a pas besoin de preuve.

Pour ce qui est de la liberté de conscience il ne m'est pas moins aisé de vous faire convenir que nous n'en jouissons pas dans le fonds beaucoup plus que vous; car s'il est permis de la supprimer, et d'employer pour cela les gehennes et les Bourreaux, comme notre Roi le prétend, qui de nous ne doit pas craindre d'être toujours à la veille de tomber dans le même malheur ou vous vous trouvez, et qui ne doit pas être persuadé que s'il prenoit fantaisie à ce Prince de changer de religion, il nous contraindrait d'abord d'en faire de même, ou de sceller la confession de notre foi par la perte de tout ce que nous avons de plus cher au monde, par celle même de notre vie.

Mais comme vous pourriez M. C. f. ne pas suffisamment goûter ce raisonnement qui ne fait que mettre en parallèle des maux en idée, incertains, et éloignés, avec des malheurs réels, actuels et présents; je veux bien pour condescendre à votre ressentiment, et à votre douleur m'étendre davantage sur cette matière, et vous prouver d'une manière incontestable que nous

avons été, et que nous sommes encore aujourd'hui dans votre —
 même situation sur le fait de Religion. Vous croiez être —
 les seuls maltraités en ce point; c'est que vous n'y —
 réfléchissez pas, et que les maux d'autrui d'ordinaire —
 ne nous touchent que peu.

N'avons nous pas vu M. C. F. notre Prince —
 le plus ignorant de tous les hommes, se laissant gouverner —
 dans les premières années de son règne par l'impie et —
 politique Nation des jésuites, persécuter les plus habiles et —
 les plus saints docteurs de l'Eglise et de la Sorbonne, les —
 faire enlever, les tenir dans des prisons obscures, ou les —
 obliger à sortir du Royaume, et à aller comme de vagabonds —
 et des scélérats courir sça et la chercher quelque azile —
 contre la tyrannie, et cela sur le prétexte d'une prétendue —
 hérésie nommée le Jansenisme?

Qui ne sçait M. C. F. que depuis ce tems la une —
 femme autres fois une impudique, une abandonnée, —
 maintenant une hypocrite, une ambitieuse, s'étant emparée —
 à son tour de l'esprit foible, timide, et superstitieux du —
 Roi, à redonné pendant un tems, le dessus au jansenisme et fait —
 prendre le bas du pavé au Molinisme?

Il ne nous est plus permis de suivre les sentimens

† m. Arnaud, et m. les-
 Coques d'Aler et de
 pamiens. 83.

† la Maintenon

† M. de la Motte Fenelon
Archeveque de Cambrai

des Saints François de Sales, des Saintes Thérèses, des Saintes-
Brigites, n'y du bien heureux de Lacroix: un Grand Archeveque
pour avoir voulu justifier et éclaircir leur doctrine, toute
approuvée et receue qu'elle est, a perdu ses charges, ses
dignitez, sa faveur, et est confiné et relegué dans son
Archeveché.

Notre cause est donc commune, M. C. F., comme
vous le voyez; nos justes plaintes sont communes: Nous
avons un même et commun oppresseur: prenons donc mêmes
mesures, attaquons le à communs efforts, concertons nous,
unissons nous, détruisons son pouvoir arbitraire. Crions tous
Liberté, Liberté: demandons hautement des Etats Generaux
libres et tels qu'ils étoient autres fois; que notre cruel
Prince se trouve en même tems abandonné de tous ses
Sujets: Jamais conjoncture ne fut plus heureuse, M. C. F.,
jamais il ne parut dans les esprits de tout un peuple de plus
prochaines dispositions à secouer le joug. Il n'y a pas
un seul bon François qui à l'occasion de votre juste soulevem.
n'ait mis au jour les plus secrets sentimens de son coeur
sur l'indigne et malheureux état dans lequel la Nation
gemit depuis tant d'années, et sur l'extreme et violent
desir que chaque particulier auroit de s'en voir delivré

Tout le monde, M. F. vous blâme ouvertement —
 de ce que par votre conduite; Vous nous ôtez les moyens et
 l'envie d'appuyer vos projets; Vous nous forcez de vous regarder
 comme nos persecuteurs, dans le tems que nous vous souhaitons
 pour nos liberateurs, et que nous sommes disposés non —
 seulement à faire des vœux pour vous, mais même à
 exposer et nos biens et nos vies pour seconder vos genereux —
 desseins.

Il faut donc, M. C. F., d'abord que cet écrit sera —
 parvenu jusques à vous, que vous changiez de conduite, —
 que vous en preniez une toutafait opposée et que vous nous —
 fassiez savoir par un imprimé pareil à celui ci, votre heureux
 changement, afin de rassurer par là les esprits d'un peuple —
 superstitieux ou devôt, justement effarouchés.

Vous n'aurez pas plutôt fait cette démarche si —
 necessaire, que moi même M. C. F. ie ne vous —
 aille d'abord joindre avec des milliers d'hommes qui n'attendent
 que mon signal pour cela, et qui brûlent de repandre leur
 genereux sang, pour partager avec vous la Gloire de —
 faire recouvrer le repos et la liberté à leur chere Patrie. —

Au reste M. C. F., ie ne puis finir ceci sans
 vous exhorter à ne vous point laisser, ainsi que ie l'apprens, —

égorger par vos ennemis comme de foibles et d'innocentes victimes, sans vous défendre en nulle manière. Il faut porter coup pour coup, combattre de pied ferme, faire moins de fonds sur vos armes à feu que sur de bons batons ferrez dont vous ne sauriez jamais manquer puisqu'il n'y a point de village où il n'y ait quelques morceaux de fer, et quelques Marchaux ou Serruriers, pour vous en forger des Baïonnettes, ou des pointes d'halebardes.

Comptez, M. C. F., que vous ne vous serez pas battus deux ou trois fois avec opiniâtreté et fermeté que la victoire ne vous regarde d'un oeil favorable: elle aime le courage et la valeur, et sur tout un beau et genereux desespoir.

Il ne se faut point flater, M. C. F., dans cette affaire ci il faut beaucoup de sang, il faut que la plus part de nous servions de marches au degré qui doit faire monter les autres dans le séjour de la liberté. On ne détruit point une longue, vieille et enracinée tyrannie sans cela, et avec de vains discours et de steriles vœux. Mais, M. F. en hasardant nos vies que hasarderons nous dans le fonds? qu'est ce que la vie que nous menons pour des gens de courage? n'est ce pas une mort indigne et continuë que de vivre dans un vil et honteux esclavage? peut-on

mieux employer quelques iours courts, incertains qu'une —
maladie, un accident, la vieillesse termine à chaque instant —
qu'a rendre son nom illustre et immortel, et procurer la —
liberté, le bon heur, et la gloire de sa Patrie.

Braves et genereux mecontents, ne craignons point —
les nombreuses Armées de notre Roi. Outre qu'elles sont —
et seront suffisamment occupées sur nos Frontieres ne sont —
elles pas composées de nos peres, de nos freres, de nos —
parens, de nos amis qui sont à coup sûr dans nos mêmes —
sentimens, et qui ne manqueront pas de nous venir joindre —
sitôt que nous leur faisons scavoir nos mâles et —
courageuses resolutions? tant de soldats pris par force, —
arrachés violemment de leurs Soyers, conduits liex et —
garrotés hors de leurs Provinces, s'ils ne sont tout fait —
hebetes et insensibles, s'il leur reste encore le moindre —
levain d'honneur, ne grossiront t'il pas d'abord nos —
Armées? tant d'Officiers même à qui on à fait tant —
d'injustices, de pas sedroits et d'affronts, n'embrasseront t'il —
pas avec joie la favorable occasion d'abandonner le parti —
d'un Prince de L'injustice duquel ils ne sont pas plus —
à couvert que les autres.

Tout est heureusement disposé pour nous M. C. C. f.

Jamais entreprise de cette sorte n'a eu une plus belle —
 apparence de succès. Dans toutes les conjurations dont
 l'histoire nous a laissé le récit, il a presque toujours —
 fallu que les conjurez ayent tout hasardé sans aucune —
 certitude qu'il y eût beaucoup d'autres gens dans les mêmes
 sentimens et dispositions qu'eux; mais ici comme chacun —
 s'est entretenu mille fois de ses peines, de ses malheurs, —
 de ses mecontentemens; que chacun réciproquement s'est —
 ouvert le fond de son coeur et de ses pensées, nous n'avons —
 qu'à marcher, et qu'à agir hardiment en toute confiance sur
 que tout se soulèvera et se déclarera d'abord.

Mais c'est à vous, M. C. F. qui avez
 déjà les armes à la main, et qui les premiers avez eu la
 noble et périlleuse audace d'arborer l'étendard de la liberté,
 à persuader par votre conduite que nous pouvons nous —
 fier à vous et vous aller joindre.

Vous devez M. C. F. d'autant plus profiter des
 avis que je vous donne qu'il y a beaucoup de différence de —
 notre condition, toute misérable qu'elle est, à la vôtre; puisqu'il —
 n'y a que la victoire qui puisse vous faire éviter les roues et
 les gibets qu'on élève en tant de lieux pour vous y faire —
 ignominieusement périr, et que notre dur et cruel Prince —

a resolu dans son Barbare conseil, d'abord que les affaires —
 le lui permettront, de faire de tout votre parti une seconde —
 Barthelemi, c'est une chose sûre que ie sai tres certainement
 et dont vous ne devez douter en nulle maniere.

Je suis, M. I. C. f., en vous laissant méditer,
 et faire vos tristes reflections sur une si cruelle matiere: je
 vous demande en grace une reponse prompte. Je ne signe —
 point, mais contez que ie suis du meme sang dont ont été —
 formez les plus grands heros de la Nation, et que ie brule —
 de marcher sur les traces de mes illustres Ayeux.

a Paris le 8^e mars 1703.

Il faut remarquer que ie dattois cet écrit de Paris, et
 que ie ne me servois des magnifiques expressions qu'on y trouve —
 sur la fin que pour insinuer aux Protestans des Cevenes qu'il —
 pouvoit avoir été envoié de la part de quelque Prince du sang, mon —
 dessein étoit d'une part de remplir l'esprit du Roi de soupçons, —
 de méfiances, de craintes,

et de l'autre, de fortifier les —
 Protestans des Cevenes dans leur soulèvement par l'esperance —
 d'être soutenus de personnes d'un si grand poids.

Mais voiant que les affaires de cette Province avoient
 pris un train à s'échauffer au point que ie le souhaitois, ie ne —

songeai plus qu'à régler les choses dans la mienne, de manière qu'à la faveur de ce tumulte je pusse y sement un soulèvement plus considérable, et encore mieux concerté que celui des Cevenes.

Pour cet effet après avoir dit aux Protestans de ma Province qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, et qu'il falloit se preparer à entrer incessamment en action, ie leur demandai si dans le besoin ils ne se cottiseroient pas volontiers pour m'assister de quelque somme d'argent pour sournir aux frais et aux dépenses necessaires à une pareille entreprise; qu'autrement ie ne pouvois pas y subvenir de moi même: ils m'assurerent qu'ils le feroient avec plaisir et ponctuellement.

Je leur demandai encore s'ils ne pourroient pas me sournir dans l'occasion cinq cens bons hommes avec des gens d'esprit qui fussent capables de les instruire à loisir et de les conduire et de les contenir lors qu'il en seroit tems: ils me repondirent qu'ils les auroient sans peine, et que i'y pouvois compter sûrement; mais ie ne me contentai pas de cela, et ie voulus avoir la liste nom par nom, desdits cinq cens hommes. Ils me demanderent un tems pour la faire apres lequel ils vinrent me l'apporter, m'assurant

qu'il y en auroit plutôt plus que moins.

Cependant pour être encore plus sûr de mon fait ie me transportai sur les lieux, et ie voulus parler presque à tous ces gens l'un après l'autre, et j'eus tout lieu d'être content, et de la sincérité des promesses qu'on m'avoit faites et de la bonne disposition de ces cinq cens hommes. Il ne me resta plus apres cela qu'à exhorter mes amis de se pourvoir le plus qu'ils pourroient d'armes, de Chevaux &c. et de se confirmer les uns les autres dans la noble et genereuse resolution que leur courage leur avoit fait former.

De mon côté, ie leur promis de sacrifier et mon bien et ma vie pour leur interet particulier, et pour celui de la cause commune, et me chargeai de plus de pourvoir aux âmas de munitions de guerre et de bouche qui seroient necessaires, et de fortifier un Chateau nommé Vareilles que j'avois entre les villes de Rhodes et de Milhau, tres avantageusement situé pour mes veües; Il à de bons et de larges fossés pleins d'eau et taillés dans le roc; tous ses batimens se flanquent les uns les autres, et sous le pretexte de l'entourer d'une terrasse J'y pretendois à l'avance disposer le terrain d'une

maniere propre à y faire en deux fois vingt quatre heures un tres bon chemin couvert qui seroit même parfaitement bien deffendu nonseulement par le bas du Chateau où il y a des especes de Bastions rasans; mais encore mieux par le haut que j'avois percé de tous cotés à ce dessein, et entouré de grands Balcons: outre cela il n'est qu'à deux cens pas tout au plus d'un valon impraticable couvert d'un grand et epais taillis qui a plus de deux lieues de longueur.

C'est dans ce lieu si commode que ie voulois donner tous mes rendez-vous et où j'avois destiné de faire tous mes preparatifs et entrepos. Je crus d'ailleurs qu'il étoit de la prudence de me faire une retraite d'un peu de deffence, pour me reconnoître en cas que par quelque malheur impreveu ie rencontraffe quelque difficulté dans l'execution de mes projets, ou que mes intrigues vinssent à être decouvertes, et encore pour pouldoir mettre en seureté les otages que ie pretendois prendre dans les villes dont j'avois dessein de me saisir.

Il est bon de savoir aussi que cette demarche de fortifier un Chateau qui ût été toute perilleuse pour

des conjurez ordinaires ne l'étoit en aucune maniere —
 pour moi qui étois à couvert de tout soupçon et qu'on ne —
 pouvoit jamais l'attribuer à mon egard qu'à une —
 prudente precaution contre les irruptions subites et —
 impreveues qu'il pourroit prendre envie aux Camifans —
 de venir faire dans le pais dont il est constant qu'ils —
 étoient à portée .

J'Il s'étoit passé un tems assez considerable —
 pendant lequel j'avois agi sans relache, et d'une —
 maniere si heureuse que bien loin que l'intendant, n'y —
 ses emissaires se doutassent de la moindre chose, le premier —
 étoit au contraire Dans une si grande securité sur la bonne —
 foi des nouveaux Convertis de ces Cantons, qu'il en avoit retiré —
 toutes les troupes, et avoit même poussé la chose —
 jusques à l'imprudance de repondre sur sa tête ala —
 Cour de leurs bonnes intentions, et de leur —
 sincere conversion .

D'ailleurs les affaires des protestans prosperoient —
 dans les severes d'une maniere surprenante, inattendue,
 Car ces pauvres gens ayant été au commencement —
 meprisés, à dessein ou autrement, par L'intendant

Le Lieutenant de Roy
de la province de
Languedoc.

Basville et par le Comte de Broglie^{4e} —
qui sans doute Vouloient se rendre par la
plus necessaires à la Cour, ou plutôt qui —
avoient dessein sur le pretexte de cette revolte
de piller impunement et d'achever de ruiner toute
cette Province.

Ces gens dis-je aiant eu le loisir de —
s'atrouper et de grossir leur nombre, L'affaire —
devint en peu de tems tres considerable et —
tres serieuse.

Le Comte de Broglie fut repousse' —
par tout et le desordre croissant tous les jours, —
La Cour à la fin fut obligée de faire marcher —
contr'eux toutes les Milices de la Province, soutenues
par une Armée entiere de Vingt mille hommes,
Commandée par le Marechal de Montrevel.

Pour moi qui malgré mon —
application à mon affaire Veillois continuellement
à celle la, d'abord que ie vis les milices en —
marche chargées d'ordres cruels contre les Peuples
des Cevenes, je crus que pour les detourner de —

Se laisser emporter à la sureur dont on tâchoit de les animer,
contre leurs compatriotes, ie devois leur faire distribuer plusieurs
copies de l'écrit suivant.

Lettre
adressée sous le nom d'un Protestant
aux milices du Languedoc
et du Rouergue,
Commandées
pour faire la guerre
aux Protestans desdites Prouinces.

Malheureux paisans, ou plutôt malheureux forçats —
qu'on arrache au dur travail de vos terres chargées de mille —
exorbitantes taxes pour vous plonger par un surcroit de maux —
dans les horreurs d'une guerre intestine et civile, où courez —
vous? que pretendez vous faire? O trop aveugle milice! —
Suspendez un moment la sureur dont on vous anime contre —
vos propres compatriotes, et avant que de tremper vos mains —
dans le sang innocent de vos freres, examinez sans prévention —

les pretendus crimes d'un peuple qu'on s'est étudié de desoler —
par tout ce qu'on a pu imaginer de plus sensibles, et de
plus douloureux traitemens dont a poussé la longue patience
à bout, qu'on a réduit à la dernière extremité de misere, à
qui enfin on a crû ne laisser pour toute ressource que les
effrayans perils d'un vain et foible desespoir, ou pour
mieux dire que la mort.

O de tout un grand peuple trop deplorables —
restes échapez aux fureurs d'une persecution de plus de
vingt années! Saut-il ici pour comble de disgrâce que ie me
trouve dans la cruelle et mortifiante necessité de retracer
vos malheurs aux yeux de ceux mêmes qui à coup sûr en-
ont du moins été les laches temoins, s'ils n'en ont pas été
les coupables auteurs.

Un Prince qui, pour notre malheur, est depuis
soixante ans sur le trône en avoit employé quarente à
nous ôter tous nos privileges, à donner de continuelles
atteintes à nos plus anciens Loix confirmés et jurés —
par lui même à son sacre, à renverser, tantôt un Temple
tantôt un autre, sous divers pretextes frivoles, et parties
non entendues; à retrancher les pensions qui nous avoient
été accordées par les Rois ses predecesseurs, et qui estoient

couchées sur l'état ; à nous interdire l'entrée dans les chargées de judicature et de Police ; à séduire par de grosses gratifications en argent, ou par des promesses d'emplois et de dignitez : ceux d'entre nous qui foibles de foi étoient capables de préférer les plaisirs présents d'une vie périssable aux délices futures de la vie éternelle ; à épier que nos enfans ussent receu quelque chatiment de nous pour les induire dans la chaleur de leur ressentiment, à dire qu'ils vouloient bien aller à la messe, et ensuite nous les enlever sans qu'il nous fut jamais plus permis de leur parler, ni même de les revoir. Enfin Louis 14. n'avoit rien laissé d'intenté pour nous faire embrasser sa religion, et nous faire abjurer la nôtre, lors qu'il lui prit fantaisie tout à coup de passer outre, et de supprimer entièrement le fameux Edit de Nantes, de chasser hors du Roïaume tous nos Ministres, et de faire raser tous nos temples. Tous ces traitemens devoient sembler fort cruels et fort injustes à des gens qui n'y avoit donné aucun lieu, et qui au contraire, avoient fait paroître dans toutes les occasions une fidélité inébranlable, et un attachement tendre et sincère pour la personne du Roi. Cependant il est vrai de dire qu'on ne leur peut pas reprocher d'en avoir gemi même d'une manière violente et irrespectueuse ; pas la moindre plainte immodérée ne

Sortit de leur bouche : jamais il n'y a eu une soumission — plus parfaite : tout le monde prit d'abord generousement son parti dans une entiere resignation à la voloncè de Dieu et — du Roi .

Les choses estoient dans cet etat lors que quelques — femmes, quelques Moines outrés, et quelques laches flateurs — firent entendre au Roi que ce seroit dans l'histoire la plus — belle chose du monde pour sa gloire, si sous son regne il etoit — dit qu'il eût donné le dernier coup mortel au monstre de — l'heresie, et qu'il n'y eût plus dans son royaume qu'une — seule religion ; qu'il n'etoit rien de plus aisè ; qu'il n'y — avoit plus dans la religion protestante qu'un petit nombre — de gens qui n'y estoient retenus que par opiniatreté, ou par — une espece d'honneur du monde ; que d'abord que le Roi — parleroit, ils se rangeroient tous à ce qu'il voudroit, ou qu'au — pis aller, ils ne resisteroient pas à quelques salutaires — violences dont on pourroit user contre les plus rebelles.

La Vanité du Roi ne peut tenir contre des — promesses si flateuses . Tant de panegyriques, d'Estampes, — & de Statues dans lesquelles il est representé tenant écrasé — sous ses piés le monstre de l'heresie lui repasserent dans — l'esprit : jl trouva que ces eloges ne lui estoient point dûs

Si effectivement il ne saisoit rentrer tous les religionnaires — dans le sein de l'Eglise Romaine ; et voila ce qui lui fit lacher cette injuste declaration par laquelle il veut et entend que tous les gens de la religion pretendue reformée professent dorénavant la religion catholique, apostolique & Romaine.

Personne ne crut être obligé d'obéir à un pareil ordre ; on refusa même hautement de le faire ; ce qui irritant ce Prince le plus impérieux des Rois, et le plus delicat sur l'autorité arbitraire et sans bornes, fit qu'il ordonna sur le champ cette affreuse mission de Dragons qu'on ne peut comparer qu'à celle des Aérons et des Diocletians.

La premiere chose qu'on fit fut de s'en prendre à nos biens : tel donnoit 20. 30. pistoles par jour apres avoir vu emporter tous ses meubles et toutes ses marchandises. En suite on nous empêcha de dormir des 8. et dix jours de suite, soit en nous pinçant, soit en nous brulant la plante des piés. On nous enleva tous nos enfans. Enfin les Dragons maîtres des celliers, étans pleins de vin et de fureur. se porterent à toutes les plus cruelles et les plus honteuses extremités, jusques à violer les femmes et les filles sous les yeux de leurs époux et de leurs meres.

Nous ne laissons pas toujours de tenir bon —

tant que nous pûmes esperer qu'on en viendrait enfin à nous — donner une mort que nous demandions avec instance ; Mais — quand une fois la nature accablée vit que par un raffinement de supplice on nous vouloit laisser la vie , et qu'il n'y avoit point de fin aux tourmens la plus part promirent de faire ce qu'on vouloit d'eux . Il n'y eut que quelques unes de ces grandes ames, de ces vases d' Election qui soutinrent le martyre — jusques au bout , et qui sans jamais se dementir moururent dans les tourmens d'une lente oppression ; les autres furent dans de continuelles alternatives de chutes et de résipiscences .

Cela continue depuis vingt ans . On les à traînez, liez et garotez aux pieds des confesseurs, à l'Eucharistie : on leur à enfoncé malgré eux dans la gorge , ce que les Catholiques romains appellent le s.^t Sacrement , et dont il défend l'approche à ceux d'entr'eux qu'ils ne croient pas en état de le prendre avec assez de respect et de sainteté . Ceux, qui aiant une fois receu l'Eucharistie par force et de la maniere que nous venons de le dire , ne l'ont plus voulu recevoir , ont été traitez de relaps , et comme tels on les à fait mourir en galere . Combien de nos corps n'ont-ils pas été traînez sur la claie , et iettez à la voirie ? on ne nous à pas laissé un moment en repos : Nous ne sortions —

pas des mains d'un barbare jntendant, ou de son subdelegué —
ou d'un inspecteur, que nous ne retombassions dans celles —
des missionnaires, et des Cures, pour la pluspart plus —
cruelles que les premières. Les cheveux dressent à la tête —
quand on songe à toutes les horreurs qu'il nous a fait et —
qu'il nous fait encore essuier tous les iours.

Ad. malheureux paisans le recit de nos —
infortunes ne nous a-t-il pas encore assez justifiés dans —
votre esprit? quels vous paroît-il que nous soions, ou les —
persecuteurs, ou les persecutés? Nous avons à la vérité pris —
les armes il y a un an; et il y en a vingt qu'on nous les —
plonge dans le sein. Que faisons nous d'approchant de ce —
qu'on nous fait? il ne nous seroit pas fort difficile de —
prouver qu'on nous a fait perir par les mains des bourreaux —
et des soldats plus de quinze mille hommes depuis un an. —
On nous a enlevé des peuples entiers qu'on a mis sous —
les eaux. Nous vous avons à la vérité fait quelque mal; —
mais enfin ce n'est que par représailles: ce sont des maux —
qu'on nous force de faire, puis qu'on s'obstine à nous refuser —
le libre exercice de notre religion. On seroit fort sâché même —
que nous ne les fissions pas, ces maux, pour avoir le —
pretexte de nous rendre odieux. Car enfin chers Camarades.

ce n'est point la charité qui nous opprime, n'i l'intérêt —
de Jesus Christ. C'est l'autorité despotique et la passion —
d'un Roi irrité et en sureur de ce que nous ne voulons pas —
preferer ses ordres aux ordres de notre Dieu.

Nous brûlons quelques bans dans vos Eglises.
Croiez, chers camarades, que ce n'est que pour vous faire —
ressouvenir qu'on à rasé nos Temples. ah? dans le —
funeste état où nous nous trouvons, c'est la seule maniere —
de requête qu'il nous soit possible de vous presenter, et de —
faire aller jusques à vous. Ne regardez point cela, —
chers Camarades, comme une insulte et une profanation de —
ce que vous avez de plus sacré; puis qu'effectivement ce —
n'est qu'une tres instante supplication que nous vous faisons —
de nous faire rendre nos Eglises, et le libre exercice d'un —
culte dont nous avons joui à vos yeux paisiblement, et sans —
scandale pendant plus d'un Siecle entier, et qu'on n'a pu —
nous ôter qu'en nous faisant une aussi grande injustice que —
celle qu'on vous feroit à vous mêmes, si l'on s'avisoit —
aujourd'hui de vous interdire l'exercice de votre religion.

^F Intendants du languedoc
et du Rouergue

In Basville, un Legendre, ^F sanguinaires —
ministres d'un Prince encore plus sanguinaire, vous —
ordonnent de faire main basse sur nous, et vous le serrez

après ce que vous venez d'entendre ? Si cela est, il faut donc —
que vous les regardiez comme étant sort dans vos intérêts, et
que vous vous trouviez d'ailleurs dans une agréable situation.

Cependant ie me laisse dire que la plus part de
vous murmurent, et font entendre que si nous avions pris —
la pretexte des impots vous vous seriez tous joints à nous, —
qu'ils vous sont insupportables. Beaux discours de gens lâches
et timides qui n'osent rien tenter pour recouvrer la liberté et
sortir de l'esclavage.

Ne voyez vous pas, imbeciles que vous êtes, —
que nous ne respirons que la liberté, aussi bien que vous, —
et que dans la liberté nous prétendons retrouver et notre —
Dieu, et la suppression des impots ? que ne suivés vous vos intérêts —
comme nous suivons les nôtres, que vous importe de ce que nous faisons, pouvez
vous douter que nous ne nous accordions pas ensemble d'abord que nous —
aurons secoué le joug ? Ah !, chers camarades, soiez persuadés,
que nous ne voulons que votre liberté, et votre soulagem^t. et que les Bâvilles
et les legendres ne respirent que l'affermissement de votre
esclavage, et l'accroissement de votre misere. Nous voulons
en un mot que vous cessiez de payer ce nombre infini —
d'exorbitantes taxes dont vous êtes surchargés, et sur tout
cet odieux impot qu'on nomme capitation[†] qui jusques ici —

avoit été le sceaü des nations esclaves comu seulement en —
 Turquie, et qui avant Louis 14. n'étoit encore tombé dans —
 l'esprit, n'é dans le coeur d'aucun Prince Chretien.

Si vous obeissez aux ordres de ces infames —
 oppresseurs du Peuple, quelque couleur qu'ils leur donnent,
 vous ne serez par-la que travailler contre vous mêmes, et
 que mettre les Barbaras, les Normans, et les Basques, ces
 laquais revetus, ces cruelles sangsues de votre sang, ces tigres —
 acharnez à votre perte, en commodité de lever mille impots —
 sur vous plus paisiblement et plus inhumainement, s'il —
 se peut, qu'ils ne l'ont fait jusques ici.

† tous trois partisans et receveurs
 de ces provinces et subdeleguez
 des Intendants.

Si nous vous avons déplü par notre conduite
 passée, [†] de grace oubliez le, chers compatriotes, et
 pardonnez le nous en consideration de la haute et de la —
 difficile entreprise que nous avons formée, et de la —
 constance et de la fermeté avec laquelle nous l'avons —
 poussée si loin.

Pour vous r'assurer desormais sur notre chapitre,
 Nous vous protestons à la face redoutable du Dieu du Ciel —
 et de la Terre, et de son fils unique qui a bien voulu se
 revêtir des infirmités de la nature humaine, et repandre
 jusques à la dernière goutte de son sang précieux pour la

redemption de tous tant que nous sommes ; Nous vous —
 protestons, dis-je, qu'une partie considerable de la Nation ne —
 se sera pas plutot concertée avec nous pour la destruction —
 de la tyrannie, et le recouvrement de la liberte commune, —
 que nous nous reglerons d'abord d'une maniere edifiante —
 et chretienne sur tout ce qui peut semer de la zizanie et —
 de l'aigreur entre des personnes de diferente religion, en —
 sorte que si le Seigneur par sa sainte grace et son infinie —
 Misericorde ne nous reunit pas dans la même croïance, —
 nous soions du moins tous unis par les liens de la même —
 charité également recommandée dans les deux religions. —
 à Paris le 8. juin 1703.

J'appris avec plaisir que la lecture de cette lettre
 avoit produit de tres bons effets dans l'esprit de tous ceux à qui
 elle avoit pû parvenir. Ainsi quand ie vis en suite arriver
 dans les Cevenes une nombreuse et formidable Armée qui y
 mettoit tout à feu et à sang ie crus devoir encore adresser
 aux soldats et aux Officiers qui la composoient, les deux
 écrits suivans.

Aux Soldats

de Louis XIV.

Qui font la guerre dans les Cévennes
Contre les Protestans

C'est à vous que j'adresse cet écrit O insensés —
et barbares Soldats qui sans aucune humanité, réflexion, —
générosité, ni religion, vous rendez dans les Cévennes les —
aveugles et les coupables ministres de la fureur du plus —
injuste et du plus cruel Prince qui fut jamais.

O vils et malheureux esclaves ! à voir ce —
que vous y faites contre vos propres intérêts, contre votre —
liberté, contre votre honneur, contre votre conscience, peut —
on s'imaginer que vous soyez encor des hommes —
raisonnables, et ne doit on pas au contraire, vous —
regarder comme de véritables bêtes féroces, privées de —
tout sentiment et transportées de fureur et de rage ! En —
effet, pour peu que vous voulussiez faire usage de votre —
raison, réfléchir sur la nature et l'injustice des cruels —
ordres qu'on vous donne et des démarches ignominieuses —
qu'on vous fait faire, Je suis sûr que vous abandonneriez —
d'abord une guerre si remplie d'indignité pour des gens —

D'ailleurs d'un aussi grand courage que le votre, et qui avez —
remporté tant de victoires sur les nombreux et redoutables —
ennemis de votre illustre Patrie.

Barbares que vous êtes! Se peut-il que —
votre cœur ne se soulève pas contre les atroces inhumanités
qu'on vous oblige d'exercer tous les jours sur des femmes, —
sur des enfans, sur de misérables paisans, dont tout le —
crime est d'être attachés à un culte qu'ils ont succé avec —
le lait, et dans lequel ils ont vécu toute leur vie sous la foi d'une
infinité d'anciens et d'authentiques Cōits qu'il n'a pris en gré —
au plus dur et au plus impérieux des Rois de supprimer —
tout à coup, que par pure vanité, caprice et fantaisie;

O malheureux soldats! se peut-il que vous —
soyez assez dénaturés, assez endurcis pour ne vous —
point faire horreur à vous mêmes, lors que vous retirez —
vos épées sanglantes du sein de vos compatriotes, et souvent
même des entrailles de vos plus proches parens? quelle
sureur vous possède? dans quel aveuglement persistez —
vous? écoutez moi, je vous prie, avec attention, mes chers —
Camarades, et souffrez une fois pour toutes que je vous —
desfile les yeux.

Je ne suis point un Religionnaire comme vous.

pourriez vous l'imaginer . Je vous declare que ie suis —
 nonseulement un Ancien Catholique , mais encore un bon et
 et loial François , et que sur ce pié la , j'entreprends de vous
 tirer des erreurs où vous êtes , en vous faisant appercevoir —
 que les maximes de nôtre Divine et pacifique Religion —
 ne nous permettent en aucun endroit des saintes Ecritures de
 nous servir du fer et du feu pour faire recevoir de force —
 l'Evangile de Jesus Christ ; que ce Dieu tout Puissant , ni
 ses Apôtres , n'ont jamais usé de tels moïens pour le —
 faire ; que c'est un crime de ne pas imiter leur exemple
 sur cela , et qu'une conduite opposée ne peut venir que
 d'un esprit d'orgueil , de Tyrannie , et d'impieté .

En voila assez , mes chers camarades , sur
 cette matiere pour vous desabuser d'un faux zele dont
 on vous a criminellement entetéz dans le dessein de vous
 faire envisager comme des actions de pieté et de justice ces
 noires et horribles barbaries qu'on vous propose tous les
 jours de commettre .

Qu'on ne me dise point que les Religionnaires
 ont commandé les premiers ces mêmes barbaries , et
 qu'ainsi ils meritent qu'on les en punisse . Il n'est
 rien de si faux , et l'on en doit convenir pour peu qu'on

veuille être de bonne foi. Ce n'est qu'après avoir été —
tourmentés sans relâche pendant vingt ans entiers dans —
leurs biens, dans leurs familles, dans leurs propres —
personnes, et sur tout dans leur culte; ce n'est disje, —
qu'après un tems si considérable de souffrance et de —
desolation, que ces malheureux, réduits au dernier desespoir,
se sont enfin portés à se soulever et à user de quelques —
représailles. Ils ont voulu éprouver si par une autre voie —
que celle d'une inutile patience, d'une soumission —
infructueuse, ils pourroit enfin faire en sorte qu'on les —
laisât dans quelque repos, et obtenir qu'on mît des bornes —
à une persécution dont la rigueur extrême ne leur étoit —
deformais plus supportable.

En effet ils ont toujours offert de poser les —
armes, pourveu qu'on leur voulût seulement accorder une —
tacite et intérieure liberté de conscience. Peut-on la leur —
refuser raisonnablement cette liberté? n'est ce pas les autoriser à se —
poser en bonne justice aux dernières extrémités? On les —
force, non seulement à supprimer leur devoir extérieur —
envers Dieu, mais même à faire des actes de religion —
directement opposés au culte que croient qu'exige d'eux —
le divin Rédempteur du genre humain, leur Suprême —

Roi . Des gens dans ce cas là ne sont ils pas obligés d'obéir aux ordres de Dieu , préferablement à tous les ordres des Princes et despotats de la terre .

Mais encore une fois, brisons sur cette matiere, — On ne finiroit jamais si l'on vouloit rapporter tout ce qu'il y auroit à dire contre une conduite si odieuse, si detestable, et qui va si directement à renverser de fond en comble le plus solide, pour ne pas dire l'unique apui de toute la morale Chrétienne, — qui est de ne rien faire à notre prochain que ce que nous voudrions bien nous fut fait à nous mêmes.

Parlons à present de vos interets temporels, et tâchons s'il se peut de vous les faire connoître . O Laches et imbeciles soldats, trop indignes de porter le beau nom de François ! Savez vous en effet, qu'elle est l'origine, et la signification de cet illustre nom ? apprenez qu'il vient du mot de franc qui vouloit dire, Libre, en notre langue originaire, et de ce que nos genereux ancêtres furent presque les seuls de tous les peuples de la terre qui eurent la gloire de résister aux Romains, et de conserver au milieu de tous les mortels asservis leur liberté contre ces vainqueurs du monde .

O meprisables descendans d'une si noble

origine ! qu'elle différence de vous à ces illustres et magnanimes
conquerans des Gaules ? combien n'avez vous point degeneré —
de cette ancienne et hercique vertu qui leur faisoit si —
generousement preferer la mort à la servitude ? n'avez —
vous point de honte de sortir de tels yeux , vous qui faites —
aujourd'hui pour affermir vos sens ce qu'ils faisoient autres —
fois pour les briser ?

Pouvez vous ignorer les justes plaintes de toute
la Nation ? l'extremite malheureuse où elle se trouve reduite ? —
cette calamité qui croit tous les jours ? ne sentez vous pas le poids enorme
et insupportable de ce pouvoir arbitraire qui fait que sans nul egard —
ni mesure , on accable le miserable peuple d'un million —
d'impôts aussi cruels qu'inouis ? avez vous oublié les violences —
que l'on a exercées sur la plus part de vous autres pour —
vous engager contre votre qu' dans une guerre injuste , de pure
ambition , de laquelle vous ne pouvez esperer aucun profit , —
et qui ne peut jamais être que tres prejudiciable à la —
France ?

Pouvez vous n'avoir aucun ressentiment de cet etat
indigne dans lequel liens et garotés on vous a arrachés de
vos sœurs , & du sein de vos peres , et de vos meres , desolés —
et en pleurs pour vous exposer aux perils de la guerre , et le

plus souvent dans des climats reculez et dangereux?

Ne vous souvient-il plus de ces embarras —
desesperans de vos familles, lors qu'un impitoyable exacteur —
vous venoit inhumainement excuter, et qu'il vous faisoit —
enlever jusques aux miserables grabats sur lesquels vos enfans —
venoient pour leur malheur de recevoir la lumiere; et cela —
pour des impots si exorbitans, que si, à la sueur de vos —
corps, vous ne cultiviez pas vous mêmes vos terres, vous —
n'en trouveriez pas a beaucoup pres autant d'afirme que ce à quoi —
montent vos taxes.

Ne ferez vous, enfin, jamais reflexion que lors que —
les maladies, les bleffures, la reforme des troupes, le changement —
de volonte, ou la lassitude d'une vie aussi dure qu'est celle d'un —
simple soldat la vieillesse enfin, vous forceront de retourner chez —
vous, vous vous y trouverez exposez à ces mêmes miseres —
que ie viens de vous remettre devant les yeux? alors, certes, —
alors criez, chers camarades, que vous maudirez vous mêmes —
vos plus belles actions, votre funeste valeur, et toutes ces —
victoires, que vous reconnoitrez avoir ete moins la —
defaite de vos ennemis que votre propre defaite.

Croyez moi donc, chers camarades, prevenez ces —
malheurs, ces repentirs: abandonnez au plutot le —

coupable parti d'un Roi qui veut être le maître absolu de nos-
biens et de nos vies ; qui veut en pouvoir disposer sans aucune-
forme de justice ; qui ne laisse subsister les parlemens, et-
les cours souveraines que par intérêt, et pour en multiplier-
les emplois et les charges à l'infini pour les vendre le-
plus cherement qu'il peut, et y icter en suite, quand —
la fantaisie lui en prend, des taxes exorbitantes ; qui —
a supprimé, il y a longtems, toutes sortes de remontrances, et
qui punit même ceux qui osent tenter d'en faire. Tous-
privileges sont revocqués. Tout équilibre entre le Peuple —
et le Roi est emporté. Ce seroit un crime digne des —
plus grands supplices que d'oser proposer la convocation —
des Etats Généraux du Royaume : S'il s'en tient e-
ncore de particuliers dans quelques Provinces, ce n'en est-
plus qu'une vaine ombre : il semble qu'on n'en continue-
la coutume que par dérision, et que pour causer par là —
une plus grande dépense aux peuples.

Reveillez vous donc, chers camarades, du-
reprochable assoupissement dans lequel vous languissez —
depuis si longtems. Ouvrez vos yeux sur vos propres-
intérêts. C'est votre triste et gemissante Patrie qui —
vous y exhorte elle même par ma voix. C'est elle qui-

vous ordonne de donner désormais un tout autre objet à votre rare valeur, et de la délivrer d'un cruel esclavage qu'elle ne peut plus supporter. Assez et trop long tems elle gémît accablée sous le poids honteux de mille indignes fers. Il faut dorénavant, chers camarades, que vos genereux courages ne s'occupent uniquement que de la juste et glorieuse ambition de les briser, et de faire reprendre au Royaume son premier lustre, en procurant à la Nation un doux repos, et une honnête liberté.

Pour réussir dans ce noble dessein, vous n'avez, chers camarades, qu'à vous aller joindre incessamment à ces mêmes religionnaires qu'on prend soin de vous peindre de si noires couleurs, et qu'on veut faire passer pour être si cruels et si impies; mais qui cependant ne brûlent nos Eglises que parce qu'on à renverser les leurs, et que pour tâcher d'obtenir qu'on leur permette de les retablir. Ces gens ont trop d'attachement à la Religion de Jesus-Christ pour être aussi méchans qu'on veut le persuader. Non je ne croirai jamais que des Chrétiens si sensibles à la suppression de leur culte soient dans la volonté de persecuter celui des autres. Ce seroit en eux un mélange monstrueux de pieté et d'impiété qui n'est pas possible, ni même

vraisemblable, il ne font que se défendre, que repousser la force par la force, et je suis sûr qu'ils n'ont dans toutes leurs démarches d'autre but que l'obtention d'une honnête et raisonnable liberté, tant sur la religion que sur tout autre chose.

Joignez vous donc hardiment avec eux, mes chers camarades, Demandez, poursuivez ensemble au peril de vos vies le rétablissement des États Généraux et de l'ancienne forme du Gouvernement; la suppression de tous impôts arbitraires, et sur tout la déposition du cruel Prince qui nous opprime. Mourez s'il le faut, chers camarades, dans une si généreuse et si juste entreprise. Méprisez, Bravez une mort qui ne peut que vous combler de gloire. Craignez enfin qu'il vous sera beaucoup plus honorable de succomber ainsi que de triompher comme vous faites.

à Valenciennes le 8^e juillet.

1703.

Aux Officiers des Troupes De France

*Nullum est vitæ genus improbius quam eorum -
qui, si ne causa delectu Militant mercede Conducti -*

Je vous avoue, Messieurs, que plus ie m'applique à vous examiner, et moins ie puis vous comprendre. Il est impossible de vous définir, tant on apperçoit en vous un bizarre assemblage de qualitez et de passions directement opposées les unes aux autres.

Que dire, en effet, d'un composé de hauteur et de bassesse, de vivacité et de nonchalance, de generosité et de lâcheté, de force et de foiblesse, d'habileté et de mal'habileté, de fidélité et de trahison, de Politique et d'Etourderie, de clairvoïance et d'aveuglement, enfin de noble et courageuse sienne, et d'indigne et lâche abaisement?

Quand on vous considere dans vos projets de campagne, dans vos marches d'armées, dans vos établissemens de quartiers d'hiver, dans le choix de vos postes, soit pour couvrir votre país, soit pour vous donner entrée dans celui de l'ennemi, peut on voir de plus belles dispositions, de plus

longues veües, de plus fine politique, de plus sages precautions, — plus d'adresse et d'habileté.

Si l'on vous suit dans les batailles, dans les prises — ou defences de villes, qu'ets prodiges de valeur, d'intrepidité, de fermeté de constance et de courage ?

Si vous avez à negotier et à traiter quelque affaire — avec les plus grands et les plus habiles Princes; avec quelle hauteur, quelle fierté, quelle dignité, quelle politique, quelles manieres fines et deliées ne le faites vous pas ?

A vous regarder de tous ces côtez là, Messieurs, — vous êtes sans difficulté les premiers hommes de L'univers, et les plus illustres de ces Anciens grecs et Romains si vantés ne nous ont point laissé, à certains egards, d'exemples de magnanimité, d'elevation de genie, de sagesse, et de grandeur de courage, plus herôiques que ceux que vous laisserez de vous à la posterité.

Mais lors que l'on tourne les yeux sur une autre partie de vous mêmes, qu'elle difference ! on ne vous y reconnoit plus, on a beau vous y chercher, on ne vous y retrouve point. Il semble, pour ainsi dire, que chacun de vous soit deux differentes personnes; qu'il ait pris en gré à la nature, pour s'égäier, de renfermer sous un seul et même

extérieur.

Car enfin, Messieurs, après tant de belles —
qualités qu'on ne peut assurément vous refuser sans injustice
qui s'attendroit de rencontrer en vous mêmes, dans de si grands
personnages, parmi tant de sublimes vertus; dans une Nation
si polie, si fière et si illustre, plus d'adulation, de flatterie,
de lâche complaisance, d'aveugle soumission, de servile crainte,
et sur tout plus d'insensibilité d'oubli, et de malhabileté, sur
vos plus importants intérêts, qu'il n'y en a jamais eu dans
les plus abjectes et les plus grossières Nations de la terre?

Que penser de vous? Lors qu'on vous voit travailler
à l'envi, et avec toute l'ardeur possible, à augmenter la —
puissance absolue et immodérée d'un Prince qui ne s'en sert
que vous plonger dans l'esclavage.

A quelques centaines d'officiers près à qui —
L'artificieux Louis 14. prend soin de faire d'éclatantes —
fortunes, pour contenir mieux les autres dans la servitude,
et dans ses intérêts par l'appas de cevant, et le chimérique
espoir de parvenir un jour à une semblable elevation; dans
dans quelle triste et ignominieuse condition le reste ne passe
-t-il pas tous le cours de sa vie? que d'injustices, que de
passe-droits, que d'affronts ne leur faut-il point essuyer? que.

Si un reste de fierté, un noble sentiment de soi même met-
dans la bouche de quelque honnête homme la moindre plainte-
d'un injuste traitement eut-il d'ailleurs tout le mérite du —
monde; fut il brisé, criblé de coups, eut vingt, trente années-
d'honorables services, c'est fait sur le champ de sa fortune: tout est-
perdu pour lui, trop heureux qu'en faveur de ses travaux —
guerriers, on veuille bien faire grâce à sa temerité, et l'épargner
jusques au point de lui laisser la liberté et la vie. Encore ne-
sera ce qu'après avoir eu la honteuse mortification d'espérer —
les durs et insultans propos d'un insolent de ministre [†] sans esprit,
sans qualité, sans vertu, enfin sans autre habileté que —
celle d'avoir été un bon joueur de billard.

Il seroit moins étonnant que la plus crasse —
et la plus vile partie du peuple manquat de sensibilité —
sur les indignes traitemens qu'on fait tous les jours à la
Nation, mais que cette illustre noblesse Francoise, si vive —
sur le point d'honneur si remplie d'esprit, de courage et de —
delicateste, se laisse si patiemment ranger sous le plus —
dur, le plus infame et le plus rigoureux joug qui fut —
jamais, c'est ce qui me passe c'est ce que je ne puis —
comprendre.

Cependant, Messieurs, il est vrai de dire —

à votre honte qu'il n'y à aujourd'hui que la seule populace, que de malheureux paisans qui, sensibles aux injustices qu'on leur fait, et aux maux de leur chere patrie, tentent d'y apporter quelque remède, et qui aient la genereuse Audace de braver la redoutable puissance du plus imperieux des Rois; tandis que vous piquant d'une coupable soumission, d'une fidelité criminelle, et dont le seul motif est un infame et sordide interet, vous vous rendez vous mêmes, O laches Officiers! les odieux et les meprisables oppresseurs de la liberté, et les plus fermes appuis de ce pouvoir arbitraire si mortel à l'honneur et à la felicité des peuples.

Mais, O multitude infinie de mercenaires et de subalternes officiers! qui malgré vos chimeriques et ambitieuses idées, devez necessairement croupir tout le tems de vos vies dans de frivoles emplois que quelques uns d'entre vous ont gaié et repaié des cinq et six fois de suite: Souffrez que ie vous laisse un moment pour m'adresser à ces hauts et grands Officiers, eblouissans objets de votre envie et de vos admirations; vaines idoles que vous vous proposez tous de remplacer un jour, quoi qu'il n'y en ait pas entre vous un sur mille qui ait ce bon heur.

Repondez donc, et dites moi en toute Sincerité, Chevaliers
des ordres de sa Majesté, Lieutenants Generaux de ses
Armées; Gouverneurs de Provinces, Ducs et Pairs, Generaux
et Marechaux de France, Si effectivement dans tout ce que
vos hautes fortunes vous presentent de charmes, vous pouvez
gouter de purs et de parfaits plaisirs, lors que vous ne
sauriez vous cacher à vous mêmes que ces honneurs sont
l'infame prix de votre liberté, et de celle de votre patrie;
lors que pour toute prerogative sur les autres, vous
n'avez que les emplois honteux de maitres esclaves, de
comites, et de boureaux de vos compatriotes. Lors enfin
qu'à l'aspect redoutable de cet homme que vous deifiez, —
vous vous sentez aneantir, et vous vous appercevez que
toute votre grandeur n'est qu'une vaine ombre que forme
et entretien pendant un tems l'adulation, l'intrigue, le
crime, la mauvaise foi, la trahison, et que dissipe d'un
moment à l'autre le caprice, la passion, l'inconstance,
et l'injustice d'un homme qui croit que votre vie et vos
biens lui appartiennent en propre, et qu'il ne vous est
jamais redevable quelque service que vous lui rendiez.

Ah cruels! c'est vous particulierement que
la Nation doit accuser, et punir de tous les maux qu'elle

endure : vous qui semblez ne gagner tous les jours des batailles que pour faire estuier plutôt à mille pauvres Officiers une quatrième ou cinquième dure et injuste casse ou réforme, et que pour mettre le prince en état de leur faire avaler toutes les injustices, et tous les affronts imaginables sans oser — seulement sans plaindre, dans la crainte de perdre — quelque chetif établissement, ou pension que leur misère — extrême les oblige de regarder comme leur unique — ressource, aiant dissipé tout leur bien à son service.

Vous barbares que vous êtes par qui la Cour fait gemir et trembler toute la noblesse de France sous les — insolentes morgues d'une trentaine de faquins et de fripons — d'intendans ; Vous qui autorisez la levée de tant d'impôts, — et sur tout de cette dure, des-honorante, éternelle, et — arbitraire capitation ; vous qui ôtez aux peuples toutes — les anciennes ressources qu'ils avoient dans l'autorité des — parlemens et des Etats Généraux du Royaume si sagement établis pour être leurs asiles et leurs protecteurs ; vous — enfin qui souffrez tous les jours qu'on enfonce mille — nouveaux poignards dans le sein de votre illustre — patrie. Car en effet, quel autre profit voyez vous que le Roi se soit soucié de retirer de tant de victoires, de

tant de prises de villes, de tant de sang qu'il a fait répandre à la Nation, que l'abaissement même de la Nation, et l'affermissement et l'extension de son autorité arbitraire? Il est bien vrai que dans les paix qu'il a faites sa vanité a tâché de fasciner les yeux du monde et de persuader au public qu'il n'étoit occupé que du seul bon heur de la terre, que la victoire le désarmoit, et que sa modération pouvoit seule triompher de son courage. Effectivement il faut convenir qu'à l'égard de ses ennemis il n'y a jamais eu Prince plus modéré que lui, et qui après le gain de 50. Batailles, et la prise de cinq cens villes, ait si peu agrandi ses Etats. Mais n'est-il pas bien fatal que ce prétendu héros ne conserve la cruelle et injuste humeur de conquérant que contre ses malheureux peuples, et que quand il se contente d'usurper sur ces ennemis quelques mauvais espaces de terrain inutiles au bien de l'Etat, il envahisse des soixante et quatre vingt millions de rente sur le bien de ses Sujets, faisant subsister une infinité d'odieux impôts pendant la paix qui n'ont été créés qu'à l'occasion de la guerre? rare et nouveau secret de mettre à profit le plus terrible des fleaux de Dieu.

On ne peut non plus disconvenir qu'il n'y ait un certain nombre de personnes qui trouvent quelque avantage dans la

tirannie : mais peut on aussi ne pas avouer que tout le reste
du Roiaume n'y trouve sa ruine et sa desolation entiere ?

Je reviens a vous, Braves et Subalternes —
Officiers, pour vous dire que le general doit l'emporter sur le
particulier et le plus grand nombre sur le plus petit, et que
vous ne devez plus vous laisser mener comme des imbeciles —
et des bêtes par de serviles ames qui vous sacrifient aussi bien
que leur honneur et leur conscience à leur interet.

Encore si c'étoit aux sublimes vertus d'un de ces
grands hommes que le ciel fait de tems en tems paroître —
au monde et qu'il semble lui destiner pour maitre, que
vous sacrifiaz votre liberté, ie n'aurois rien à dire ;
mais que vous sachiez cela pour un faux brave qui —
n'est fier et hardi qu'en declarations et en Coës injustes,
sans nulle probité, n'y vertu n'y bonne foi ; c'est tres-
certainement une chose sur laquelle vous ne sauriez jamais
vous justifier.

La posterité pourra-t-elle croire qu'une Nation
ait gagné cinquante grandes Batailles et force l'épée a la
main cinq cens villes presque imprénables ; qu'elle ait
toujours été victorieuse de ses ennemis, sans avoir presque
jamais recu d'echec, et qu'avec cela un Roi ait qu —

trouver le secret de la faire tomber dans le plus déplorable —
et le plus desolant état du monde.

Mais, Messieurs, pour retourner à mon —
premier dessein, et achever votre portrait avec des traits —
qui vous fassent honte et dans lesquels vous ne quissiez —
cependant pas vous empêcher de vous reconnoître, souffrez —
que j'interpelle ici votre bonne foi, et que ie vous demande —
S'il y en a un seul de tous tant que vous êtes qui dans —
ses discours ne se repande pas hautement en plaintes et —
en murmures contre le gouvernement; qui ne declame pas —
ouvertement contre la misere dans laquelle on reduit le —
peuple et la noblesse dans les provinces; qui ne s'entretienne —
continuellement de ces duretés et de ces injustices qu'on exercera —
sur lui d'abord qu'on croira n'en avoir plus besoin; qui ne —
predise la hauteur et le mépris avec lequel on lui fermera —
la bouche sur ses plus justes plaintes en lui mettant à —
tout propos et d'une maniere insultante le marché à la main —
sur sa continuation dans l'emploi, ou sur sa retraite du service; —
qui ne parle à peu pres de cette affaire ci comme parloit seu- —
le maréchal de Bassompierre du siege de la Rochelle, Lors —
qu'il disoit à ses amis, vous verrez que nous serons assez —
sots de prendre La Rochelle.

Je vous interpelle enfin de me dire S'il y à un officier en Italie qui ne souhaite pas que l'armée d'Allemagne soit battue; un en Flandre qui ne desire pas la même chose de celle d'Italie; et ainsi du reste &c.

En vain, Messieurs, vous me voudriez nier ces faits puis que ie ne sai point ces choses parouï dire, mais pour les avoir entendues mille fois de mes propres oreilles.

Après cela, Messieurs, ie m'en raporte à vous, et vous prie de me dire sur quel pied vous croiez qu'on vous doive regarder, et s'il est du caractere de l'honnête homme de penser sans cesse d'une maniere et d'agir toujours d'une toute opposée. Cette continuelle et servile contrainte dans ses propres sentimens se peut elle supporter par d'autres que par des laches et que par des hommes véritablement nés pour l'esclavage?

Tirez vous donc, Braves guerriers, d'un état où vos courages ont à chaque instant mille justes et piquants reproches à se faire, et cessez d'employer desormais si mal votre rare valeur: travaillez à present pour vous mêmes et pour votre illustre Patrie: reparez les cruels torts, — les funestes breches que vous avez souffertes être faites à —

la liberté: tournez vos armes victorieuses contre son odieux
 et dur Prince. Jusques ici vous n'avez donné que trop de
 preuves de votre fidélité pour votre Roi. je ne puis même
 tout à fait vous blamer d'avoir poussé la chose aussi loin que
 vous l'avez fait; car enfin ma pensée est qu'on ne doit qu'à
 la dernière extrémité avoir recours au parti que je vous propose:
 mais aussi quand une fois la mesure est comble, il est
 du devoir de le faire, et de préférer le salut et le repos de
 plusieurs millions d'ames aux criminelles passions d'un Prince
 qui a dépouillé toute humanité pour ses peuples.

Per suadez vous donc, Illustres Officiers, que
 vous ne pouvez plus être fidèles à Louis 14. que par la plus
 criminelle infidélité du monde à votre patrie.

Les generations passent; les plus nombreuses
 familles s'éteignent à la fin, les seules Nations sont
 éternelles. Serait-il juste qu'une tige corrompue, qui ne
 produiroit que des Barbares, que des tigres alterez du sang
 humain, désolât pendant une longue suite de siècles tout un
 illustre royaume? qu'une Nation ne fût pas en droit de faire
 d'avance pour son repos ce que le tems fera à coup sûr dans
 la suite, et que par un faux et ridicule préjugé elle
 immolat de millions de personnes innocentes à un fol

et capricieux attachement pour quelques hommes pervers? cela est impertinent, insoutenable.

Mais, Braves Officiers, ie ne veux pas, — même, exiger tant de vous: je n'en veux point à toute la race des Bourbons. Selon toutes les apparences même nôtre Dauphin est d'un tout autre esprit et temperament que son barbare — pere: la bonté à retui jusques ici dans toutes ses actions; — faites lui occuper un trosne qu'il n'a que trop attendu. Il a jusques ici fait paroitre assez de patience et de soumission — pour le Roi son pere. assez et trop long tems il a veu — dissiper tout son bel heritage: forcez sa vertu, sa — moderation; mettez lui le sceptre à la main, mais que ce soit à des conditions également avantageuses à la Nation et à tout l'univers. Vous servirez en cela Louis 14. lui — même, ce Prince si devôt, si religieux. c'est un parti que — la sainte Directrice ne lui à pas sans doute osé encore proposer de prendre. Enfin vous travaillerez par là à sa propre — santification, en le detrompant de l'orgueilleuse et coupable erreur ou il est que son gouvernement est absolument — necessaire au salut du genre humain.

Tous les ennemis de son pouvoir despotique et arbitraire qu'à votre propre dommage vous combattrez tous

les jours vous prêteront eux mêmes leurs secours pour un si-
 juste dessein, et pour vous aider à sortir de la servitude où
 vous êtes. Vous serez incessamment informés de leurs
 genereuses et equitables intentions tant sur la paix que
 sur votre satisfaction particuliere, et sur celle de toute la
 nation en general.

Braves et genereux Officiers, croïez que ce
 grand nombre d'illustres Souverains Armez contre l'ambition
 demesurée de Louis 14. n'en veulent point à la Nation qu'ils
 estiment et honorent tous, ce n'est qu'au gouvernement seul
 à qui ils font une tres juste guerre: ils ne le verront pas
 plutôôt remis sur son ancien pied, et le Roi hors d'etat de
 les menacer, et de les tourmenter à tout propos, et à sa-
 santaisie, comme il a fait jusques ici, qu'ils ne songeront
 jamais plus qu'à s'unir avec vous par des traites éternels,
 et qu'à menager et à entretenir l'amitié d'une Nation dont
 leurs forces reunies ont si souvent éprouvé la valeur
 invincible.

A Versailles le 8.^e Aoust 1703.

Il faut remarquer que ces trois derniers écrits, je
 veux dire ceux qui furent adressez aux milices, aux
 soldats, et aux Officiers, n'urent pas tout l'effet que ie

m'en serois pû raisonnablement promettre, parce qu'il me fut impossible d'obtenir de mon imprimeur de les mettre sous la presse comme il avoit fait le premier, et qu'à cause du risque où l'on étoit que les écritures ne vinssent à être reconnûes, il ne s'en fit qu'une tres petite distribution.

Cependant toutes mes dispositions s'avançoient avec beaucoup de succès, et étoient presque achevées. Il n'y avoit plus qu'à mettre la main à l'oeuvre: j'attendois seulement encore quelques armes avec du plomb et de la poudre qui me venoit incessamment et de toutes parts.

Comme je m'étois épuisé par une infinité de depensees, il m'avoit été impossible de faire plus de diligence. Je n'ai point de reproches à me faire de ce côté la grace à Dieu, et plut au ciel que ie n'usse pas plus lieu d'en faire à de pauvres gens à qui, pour avoir voulu menager quelques pistoles il en coute la perte de tout leur bien, et celle même de leur vie; tant il est vrai qu'il y a peu de personnes capables de tous les sacrifices que demandent les grandes entreprises

Voilà le premier obstacle qui se fait opposé-

au succès de mes desseins. La diligence est l'ame de ces sortes —
 d'entreprises: quand une fois on a mis les choses dans un état —
 violent, on ne peut les y laisser longtems qu'avec un grand —
 danger: Sans ce fatal inconvenient, Suivant les apparences, —
 il n'y aurait pas à le moindre achopement, et tout aurait été —
 d'un train: quinze jours plus ou moins ont décidé du bonheur, —
 ou du malheur de l'entreprise.

J'espere qu'on en jugera ainsi des qu'on aura à la —
 patience de lire sur quel plan ie devois entamer l'affaire —
 et entrer en action; en voici le detail. J'avois projeté —
 que, pendant quelques nuits, certain nombre de Protestans —
 chofis se rendroient par divers chemins, et à petits pelotons —
 dans mon chateau de Parcilles, ou dans le bois qui lui est —
 voisin, et qu'à une nuit marquée ils prendroient leurs mesures —
 pour en partir, de maniere qu'ils me pussent venir joindre —
 sur les deux ou trois heures du matin dans la ville de Rhodés —
 qui n'en est distante que de deux lieues, et où ie les serois allé —
 attendre des la veille pour aviser aux moïens de les y —
 introduire, ce que ie contoïis de faire fort aisement, tant par —
 une des portes dont ie me serois fait donner les clefs par le —
 valet des consuls qui les gardoit toujours, et qui avoit accoutumé —

de me l'ouvrir à heures indues, que par une ouverture que —
 j'aurois pratiquée dans la muraille de lad^e ville qui en seroit
 aussi au jardin de ma maison. Tout le reste des gens du
 du parti auroient aussi été mandez avec ordre de ce rendre —
 cette même nuit, ou dans la matinée suivante, aux environs
 de Rhodes; d'y envoyer de tems en tems aux nouvelles, et
 d'arreter toutes les personnes qui en sortiroient, ou qui y
 voudroient entrer. De mon côté j'aurois dispersé mon monde au moins
 de bruit qu'il se seroit pu par toute la ville, mettant à —
 chaque porte vingt cinq hommes et cinquante sur chacune
 des deux grandes places, apres quoi ie comptois d'en avoir —
 encore suffisamment pour occuper toutes les rues. J'aurois
 resolu d'attendre le jour en cet état afin que les choses se —
 passassent avec moins d'allarme et de confusion, et alors —
 j'aurois fait prendre tous les Magistrats et les principaux
 Bourgeois à mesure qu'on auroit ouvert leurs maisons, ou —
 qu'ils en seroient sortis, et les aurois fait conduire de la
 maniere la plus douce et la plus rassurante que —
 j'aurois pu à L'hotel de ville où ie leur aurois
 tenu le discours suivant, ou du moins la substance —
 et le precis de ce qu'il contient.

DISCOURS

aux habitans de Rhodés

Quoi que vous voyez votre Ville toute remplie de gens Armés que vous pouvez même reconnoître pour des Protestans, rassurez vous, chers compatriotes, rassurez vous. Si une trop grande Crainte ne s'est point emparée de vos sens, et ne deguise point à vos yeux les traits de mon visage, qu'elle tranquillité d'ame, chers amis, qu'elle confiance ne devez vous pas reprendre à ma veüe? — pourriez vous me faire le sensible tort, la cruelle injustice d'aprehender plus d'un moment des gens à la tête desquels vous voyez que ie suis? Serait ce la le fruit de cette affection tendre et sincere dont ie vous ai donné tant de témoignages pendant le cours de trente trois années revolues — que j'ai eü l'honneur de vivre et de passer avec vous? — plainriez vous de cette ingratitude tous les soins empressez que i'ai pris toute vie pour vous plaire, et pour vous rendre comme vous le savez tous les services qui ont pü dependre de moi? je vous le repette donc encore. Rassurez vous, chers compatriotes, et soiez bien convaincus une fois pour toutes que ie ne viens ici que pour vous donner, au peril —

de ma vie, de nouvelles marques de mon amitié, et d'un —
 intérêt tout particulier que je veux prendre plus que jamais —
 à tout ce qui vous regarde.

Vous savez, Messieurs, à quelle extrémité de —
 souffrance et de misère le gouvernement vous réduit de plus —
 en plus; la moindre réflexion que vous ferez sur vos —
 malheurs vous les peindra mieux que je ne pourrais le —
 faire avec les traits de la plus vive éloquence. Je ne —
 trouve donc point à propos d'employer un tems, qui dans la —
 conjoncture présente nous est si précieux, à vous en faire —
 le long et le triste denombrement. Mais je ne juge pas de —
 même de la nécessité indispensable qu'il y a de vous —
 informer aujourd'hui de ce que vous devez vous promettre —
 de votre longue et inepuisable patience, et de votre soumission —
 aveugle et sans bornes pour le gouvernement, pour les —
 ordres et pour les fantaisies d'un Prince aussi dénaturé que —
 l'est Louis 14.

Vous saurez donc qu'il à quelque tems que —
 percé de vos justes et douloureuses plaintes, la pitié m'inspira —
 le dessein de hasarder de les faire aller jusques aux oreilles —
 du Roi, et qu'à cette occasion je pris même la liberté de lui —
 proposer divers expédiens pour soulager au moins un peu —

vos peines, et diminuer, sans qu'il y allât du sien, le faix —
des énormes charges qui vous accablent; mais que ce cruel —
Prince après avoir fait long tems le sourd à mes remontrances —
qu'il trouvoit sans doute temeraires et insolentes, comme toutes —
celles qu'on se veut mêler de lui faire, ordonna en fin qu'on m'eût reponse —
mais une reponse barbare qui interdit pour jamais à ses peuples —
toute sorte d'esperance de soulagement.

Pour éclaircir cet article, ie trouvois qu'il n'est pas —
hors de propos d'apprendre au public que ne negligant aucun —
des moyens propres à faire connoître et sentir aux peuples —
leur triste et deplorable condition, ie m'avisai de dresser —
plusieurs Memoires assez sensés dans lesquels ie proposois —
certains expediens pour faire que la levée des impots fut —
moins dure et moins onereuse à la Province, afin qu'aïant —
fait repandre par mes amis diverses copies de ces Memoires, —
cela portât quelques personnes à me solliciter de les envoyer —
en cour, ce qui effectivement ne manqua pas d'arriver. Mais —
après m'en être deffendu long tems alleguant toujours l'inutilité —
de la chose et les asurant d'avance que la reponse seroit peu —
favorable; je seignis enfin de me rendre à leurs sollicitations, —
et j'envoiai comme malgré moi lesdits Memoires à —

M.^{rs} de Chamillant. Voici ce que le Ministre me
repondit

Monsieur

J'ai receu les lettres que vous avez pris la peine
de m'écrire avec les Memoires qui les accompagnoient
dont ie ne puis profiter à present, quoi qu'apres les-
avoir parcourus i'y aie trouvé une infinité de —
bonnes choses. Cependant vous pouvez vous —
dispenser de vous donner la peine de m'en envoyer —
davantage sur cette matiere. Je suis Monsieur —
Votre &c. Signé Chamillant. à Marli le 21.^e —
Feb.^r 1703.

Je n'us pas plutôt receu cette lettre que i'en fis faire —
plusieurs copies qui furent distribuées dans toute la Province,
et qui y exciterent selon mon intention un tres grand murmure
contre la dureté et la rigueur du gouvernement, et c'est ce qui
m'auroit donné occasion de renouveler dans l'esprit des —
habitans de Rhodés le souvenir de ce fait et de —
continuer de leur dire.

Je vous avoie, chers compatriotes, que c'est une des choses qui-
 m'a le plus déterminé, à prendre comme ie sais aujourd'hui,
 la genereuse resolution de me devoûer pour le salut de ma-
 triste et gemissante Patrie: qu'attendre en effet apres cela
 pour travailler à nous secourir nous mêmes? Et qu'elle —
 autre assurance voudrions nous encore de la durée eternelle
 de nos maux! c'est ce qui sait aussi que j'espere que vous-
 voudrez bien seconder de tous vos efforts une si juste et si —
 genereuse entreprise.

Mais, Messieurs, pourquoi douterois-je un-
 moment de votre secours? ne m'en avez vous pas vous-
 mêmes donné cent fois une entiere assurance? Oûi, s'il y-
 en a ici un seul de tous tant que vous êtes, chers compatriotes,
 qui ne m'ait pas confié ses douloureuses plaintes contre la
 rigueur du gouvernement, et qui ne m'ait pas temoigné —
 une extreme impatience de se voir en état de briser les ser-
 de sa triste servitude, je l'interpelle de se declarer hautement,
 et lui proteste quelque perit qu'il y ait pour moi, d'abandonner
 sur le champ mon entreprise. Si donc, chers compatriotes-
 ie ne suis aujourd'hui dans la posture ou vous me voiez, en
 quelque maniere que par vos ordres, et que pour vous —
 procurer l'accomplissement de vos propres desirs, pourriez-

vous balancer un instant à m'appuyer de toutes vos —
 assistances? voudriez vous me donner lieu par là de —
 vous regarder sur le pied de ces effeminez qui n'ont du —
 courage qu'en vaines paroles?

J'ai bien voulu, Messieurs, prendre sur moi —
 le pénible risque de lier cette partie: J'ai conduit la chose —
 heureusement jusques ici: j'ai tout hasardé, tout sacrifié —
 pour cela: je vous mets les Armes à la main: Je les —
 y ai déjà moi même. J'ai marché, ie marche, et —
 m'offre de marcher toujours le premier dans le sentier —
 de la liberté: mais aussi c'est à vous de me suivre: c'est —
 à votre valeur, c'est à votre courage de mettre la dernière —
 main à ce que j'ai jusques ici si heureusement ébauché. —
 Qui pourroit vous retenir? qu'avez vous à ménager dans —
 l'état ou vous êtes? est ce la douceur de la vie que vous menez?
 y a-t-il forcat dont la condition ne soit moins dure et —
 moins à charge que la votre? ne dites vous pas à tous ceux
 que vous trouvez en votre chemin que vous êtes réduits au —
 dernier desespoir? Sachez donc, chers amis, qu'il n'i a —
 que les partis les plus desesperes qui vous en puissent —
 tirer, et qu'il faut vous résoudre à tout souffrir, ou à tout —
 entreprendre. Mais croiez, chers compatriotes qu'il ne

sera pas question de cela pourveu que vous ne vous fassiez pas de vains fantômes à combattre. Oui, soyez persuadés que la chose n'est ni si difficile ni si perilleuse que vous pouvez vous l'imaginer, et que vous n'aurez pas plutôt fait un pas dans l'illustre carrière que ie vous ouvre, que vous verrez d'abord toute la France, desolée et déchirée également dans tous ses membres, suivre en foule vos genereuses traces. Quelle gloire alors ne sera ce pas pour vous, chers compatriotes, d'avoir été les premiers auteurs de la delivrance et du salut de votre illustre patrie, et de devenir par la l'eternel entretien de vos neveux les plus reculez, que vous aurez preservé du plus honteux esclavage, de la plus indigne servitude qui fut jamais.

Je me suis servi, Messieurs, dans cette premiere

demarche de ces pauvres affligés et persecutés que vous voyez, parce que le Roi qui se contente à votre égard d'étendre sa tyrannie sur vos biens et sur vos corps, l'étend au leur par une impie et barbare violence jusques sur leurs ames et sur leurs consciences, ce qui les rendoit encore plus capables que vous du premier éclat et de ces extremes resolutions dont aucune consideration, ni les plus grands perils même, ne peuvent jamais détourner; telles

† en montrant les Protestans
sous les armes.

enfin qu'il en faut dans une occasion comme celle-ci.
 Je suis sûr qu'il n'y a pas un seul de vous autres qui
 ne les ait plaint, qui n'ait gemi de leur persecution,
 qui ne se soit même mis en leur place, et qui n'ait
 senti dans la consideration de leurs malheurs, ceux
 qu'il ressentiroit lui même s'il se trouvoit en pareil cas.
 En un mot, Messieurs, si nous accordions aux Rois un
 empire absolu sur les consciences, il n'y auroit plus de
 Religion dans le monde, et il arriveroit inmanquablement
 que le caprice des Souverains faisant passer successivement
 leurs sujets d'une religion à l'autre, ceux-ci tomberoient
 infailliblement dans l'opinion de l'indifference des cultes,
 qui par une consequence necessaire jette dans l'athéisme
 et l'impiété, et que vous à qui je parle, que vous tous
 les premiers peut être ou vos descendans à coup sûr
 éprouveriez tôt ou tard l'horreur et la persecution qu'une
 si detestable maxime entraîne apres elle.

Je sais bien que quelque indiscret zélé pourra
 me dire qu'il n'y a que la Religion Romaine de bonne et
 pour la confession de laquelle on doit souffrir la mort, mais
 qui n'a pas de pareils sentimens de la sienne? et de plus
 qui peut s'assurer d'avoir la grace du martyre? ces graces

Se donnent elles à tout un grand peuple à la fois qu'on —
fait perir dans les tourmens ? Ah ! qu'il est difficile de —
conserver quelque patience, quelque charité chrétienne, lors-
que d'impitoyables bourreaux vous brisent les membres en —
mille pieces les uns apres les autres. Je voudrais bien —
voir la contenance qu'auroit ce heros si religieux avec sa —
sa sainte prophetesse, sur les roües et sur les chevauxets, —
si à leur exemple quelque Empereur plus puissant qu'eux —
apres les avoir subjugués, leur ordonnoit de changer de —
religion ! en verité ie crois avoir tout lieu de presumer —
que les discours qu'ils tiendroient alors seroient bien differens de
ceux qu'ils tiennent aujourd'hui dans les Marlis, dans les —
Crianons, dans les versailles, lieux superbes et enchantez —
que l'orgueil, la vanité, la moleste, le luxe, la —
Magnificence, la volupté, ornent et embellissent continuellement
et sans relache, aux depens de la propre substance et du —
plus pur sang de leurs malheureux Peuples.

Je vous convie donc, chers compatriotes, de —
n'avoir aucune repugnance à vous meler avec eux ; de —
les regarder comme vos freres en Jesus-Christ, et de compter
sur eux comme sur vous mêmes. Je vous reponds de —
leur circonspection à ne rien faire qui puisse vous —

scandaliser le moins du monde. Voyez avec eux comme vous y avez vécu pendant des siècles entiers. à parler sans prévention et de bonne foi, y avoit-il dans la république des gens plus loüaux dans le commerce, plus intègres sur les fleurs de lis, plus braves dans les combats, plus fidèles à leur Prince, enfin plus doux et plus charitables dans la société? S'ils sont dans quelque erreur sur la religion, est ce par la violence qu'il les faut ramener? n'est ce pas, au contraire, par la douceur, par la charité, par le bon exemple, et sur tout par la ferveur et l'onction de nos prieres, invoquant la misericorde de Dieu sur eux? Voilà la sainte voie que Jesus Christ et ses apôtres nous ont tracé pour la conversion des Nations: voie innocente, Divine et respectable de laquelle nous ne pouvons jamais nous écarter sans crime et sans impieté.

Presque tous les peuples de cette Province, et des Provinces voisines se rendront ici aujourd'hui ou demain. Je concerterai avec les plus eclairez de la Nation, la forme du gouvernement sous laquelle nous vivrons deormais, que ie tâcherai de rendre, le plus qu'il me sera possible, — approchante de celle de l'ancien gouvernement du royaume.

† ce Manifeste ne peut être
inséré dans ces mémoires,
parce que ie suis obligé
de le brûler lors de mon
évafion du Royaume.

Mais pour ne pas vous retenir ici inutilement, et ne pas
perdre du tems en paroles lors qu'il s'agit des actions, trouvez
bon que ie vous renvoie à la lecture d'un Manifeste [†] que
j'adresse à toutes les Provinces, et à tous les Parlemens de
France qu'on va vous distribuer. Cette piece vous informera
amplement de tous les griefs de la Nation, et de toutes mes-
veues pour le retablissement de vôtre repos et de vôtre
liberte.

Cependant, Messieurs, souffrez que ie prenne
dans ce moment assez d'autorité sur vous pour vous
defendre de paier desormais ni Capitation, ni aucune des-
nouvelles impositions; mais seulement les anciennes, dont
vous aurez la bonté de remettre le provenu entre les mains-
du S.^r M. qui sera dorenavant votre receveur. Je vous
engage ma parole que ces fonds ne seront employés qu'aux
besoins de la conjoncture presente, et que ie tiendrai la
main à ce qu'ils soient bien menagés pour l'avantage
de la cause commune aussi bien qu'à ce qu'on vous rende
dans la suite un compte exact de la destination qui en
sera faite.

Je veux bien aussi vous informer que i'ai fait
mettre en prison les S.^{rs} le Norman, Cugnac, et autres

Sangsues de votre Sang ; impitoyables ministres de l'avarice —
 et de la cruauté du Prince, et qu'on va incessamment leur —
 faire leur proces, et les traiter selon leurs merites.

Je vous convie apres cela, Messieurs, de —
 vous rendre tous à la grande Eglise pour y entendre —
 chanter le Te Deum et y demander au Seigneur par —
 les prieres les plus ferventes qu'il daigne regarder dans —
 ses compassions et par les yeux de sa misericorde, Notre —
 Nation desolée, et qu'il lui plaise d'accorder un heureux —
 succès à nos desseins. Mais apres que nous nous serons —
 acquitez de ce devoir de religion, vous agréerez s'il vous —
 plaît, que nous nous y voyons tous reciproquement par —
 les sermens les plus reverez, et que nous nous engagions —
 les uns les autres à ne nous separer jamais que nous —
 n'ayons brisé les tristes fers de notre honteuse et indigne —
 servitude.

Il ne me restera plus alors, chers compatriotes, —
 qu'à vous supplier de retourner tranquilles dans vos —
 maisons ; d'y reprendre vos occupations Journalieres, et —
 d'y vivre en toute sûreté à l'abri des travaux et des veilles —
 d'un homme qui ne respire au peril de sa vie que —
 votre bon heur et la fin de vos miseres. adieu, Messieurs

, que desormais toute la Province retentisse des cris de vive —
la liberté, Perisse la Tyrannie.

Ces premières démarches aiant tourné aussi
heureusement qu'il y avoit lieu de l'esperer, j'aurois envoyé sur
le champ sous une bonne escorte à mon chateau de vareilles —
un nombre raisonnable d'otages choisis d'entre les principaux
habitans de Rhodés, sur tout M.^r L'èueque duquet ie —
comptois d'obtenir sans peine, etant mal satisfait de la
Cour, une dispense aux Peuples de son diocese, du serment
de fidelité: ce n'est pas que dans le fond ie ne fusse bien —
convaincû de l'inutilité de la chose; mais comme il ne
saut rien negliger dans ces sortes d'occasions, j'aurois crû —
que cela ne pouvoit produire qu'un bon effet dans les esprits
timides et scrupuleux. En suite j'aurois depêché en toute
diligence des exprés aux gens de mon parti des villes de
Milbau de Saint Antonin, de Montauban, de Ville —
franche, de S.^t Afrig, de Saint rome de Lam, de —
Beccarrioux, du Pont de Camarez, de la Caune, et de
Castres, pour les informer de ce qui se seroit passé, et de
l'heureux succes de ma premiere demarche. Apres quoi,
J'aurois fait une reveue exacte de tout mon monde. J'aurois

visité leurs armes et leurs munitions, et pourveu à en —
 donner à ceux qui n'en auroit pas û, ou qui en auroient
 û de mauvaises: je me serois servi pour cela de toutes —
 celles qu'on auroit trouvé dans la ville, emportant avec —
 moi ce que ie n'aurois pas û lieu de distribuer: j'aurois
 choisi sur le monde qui m'auroit joint 14 ou 15. cens bons —
 hommes, renvoyant tous les autres dans leurs communautés, —
 avec des copies du Manifeste dont j'ai parlé ci dessus, et
 des billets adressés aux consuls de chaque paroisse et conçus —
 en ces termes.

Ordonnance

Pous A. M. de G.
 Chef —
 des Mecontens de cette Province
 et protecteur de leur liberté.

Il est ordonné aux consuls de la Paroisse de . . . sitôt

la presente recüe, de faire assembler les habitans de ladite
parroisse et de leur représenter de la part dudit Seigneur chef
et Protecteur, que le Roi Louis 14. n'ayant cessé depuis
soixante ans de travailler chaque jour à usurper un pouvoir
illimité sur ses Peuples, est enfin venu à bout de son
funeste et pernicieux dessein, et d'établir dans ses États
la plus absolue et la plus Tyrannique domination dont il y
ait jamais eu d'exemple dans cette Monarchie; que pour
cela, il n'y a d'injustes et de violens moyens qu'il n'ait mis
en usage; Soit en abolissant tous les plus anciens
privileges de la Nation, quoi que jurez et confirmez par
lui même à son Sacre; Soit en avilissant tous les ordres et
toutes les compagnies du Royaume, ou en supprimant toute
l'autorité des Parlemens, et leur interdisant les voies même
de remontrance; Soit enfin en entretenant au milieu de la paix
deux cens mille Soldats uniquement destinez à tenir ses propres
Sujets dans une continuelle et servile Traiteur de sa toute puissance,
et à leur bien imprimer dans l'esprit qu'ils sont entièrement à
sa discretion; Que de quelque maniere qu'il lui plaise de
disposer de leurs biens et de leurs vies; ils n'ont rien à y
voir; Que ce sont des choses qui lui appartiennent souverainement,
et que tout ce qu'il leur en veut bien laisser, ils doivent

reconnoître ne le tenir que de sa pure grace et libéralité.

Lesdits Consuls tâcheront de bien faire —
comprendre ausdits habitans que c'est en consequence de
ces tyranriques precautions, de ces maximes injustes, Que
ce Prince, sans consulter nullement la volonté, ni les —
interets de ses Peuples, et suivant uniquement son ambition —
et son caprice, les a plongez tout de suite dans quatre grandes,
Injustes et dangereuses guerres dont cette dernière est la —
plus accablante et la moins necessaire de toutes. Qu'il s'est
cru en droit, non seulement de faire subsister pendant la —
paix les impots qui n'avoient été créés qu'à l'occasion de la
guerre; mais d'en remettre tous les jours de nouveaux. Qu'il
a ü le front d'établir sur des François cet Odieux impôt —
qu'on nomme Capitation [†] qui jusques ici avoit été le Secau —
des Nations esclaves, connu seulement en Turquie, et qui avant
Louis 14. n'étoit encore tombé dans l'esprit, n'i dans le coeur —
d'aucun Prince Chretien, et qu'enfin il a mis le comble à —
la misere de ses Sujets par une infinité d'exactions —
d'hommes et d'argent.

† Il faut consulter la note
sur la Capitation p.

En suite lesdits consuls leur diront, comme quoi —
ledit Protecteur, sensible à leurs malheurs, a enfin —
formé la genereuse resolution de les tirer d'un état si —

deplorabile, et de se devoüer lui même, pour leur faire recouvrer une honnête et raisonnable liberté; mais comme a de maux extremes on ne peut apporter que des remedes extremes; il espere qu'ils voudront bien s'armer de ce même courage, et de cette même fermeté qui lui fait sacrifier et son bien et sa vie, et qu'ils n'hésiteront point a imiter son exemple.

Pour porter lesdites Communautés à prendre cette noble resolution, Les Consuls leur représenteront qu'une infame et douloureuse vie d'esclave ne vaut pas la peine d'être en nulle maniere menagée; Qu'au pis aller on ne peut que gagner en hasardant de l'échanger avec une mort honorable; Que d'ailleurs il est de la prudence de profiter de la conjoncture, et de l'embaras ou se trouve presentement le Roi par la guerre que Dieu, sans doute, a permis qu'il se soit attiré sur les bras; que c'est une occasion qu'on ne retrouvera peut être jamais si on la laisse échapper, Qu'enfin l'edit Seigneur protecteur s'attend qu'ils ne connoîtront pas moins bien leurs véritables interets, que tant de braves gens qui se sont déjà rangés sous ses Drapeaux; Que la Capitale de la Province l'a déjà reçu à bras ouverts; Qu'il a déjà même été joint par une si grande multitude du

de Peuple qu'il à été obligé d'en renvoyer une partie —
 ches eux pour y demeurer jusques au . . . de ce mois, —
 Jour auquel ils doivent venir se joindre à Rhodés où il —
 espere être heureusement de retour de la tournée qu'il va —
 faire dans les plus considerables villes du voisinage où il —
 a partout des intelligences et dont il va s'emparer.

Cependant lesdits Consuls seront sçavoir ausdits —
 habitans, qu'il leur est ordonné de la part dudit Protecteur —
 de lui envoir dans ladite ville de Rhodés, et dans ledit jour —
 de ce mois, quatre de leurs meilleurs hommes bien armés, —
 avec chacun une livre de poudre et du plomb à proportion, —
 et pour quatre jours de vivres; Qu'il compte sur leur —
 ponctualité à executer cet ordre, leur faisant faire —
 reflexion combien il leur est plus avantageux de donner —
 pour defendre leurs propres foyers, leurs biens et leur —
 liberté, ces mêmes hommes qu'ils seroient incessamment —
 necessitez de livrer à leur Prince pour les faire perir —
 dans des guerres injustes, vraisemblablement, même, sous —
 des climats éloignés, et mal sains, où l'air et la —
 nourriture sont encore plus à craindre que les ennemis —
 et que le tranchant de leurs épées.

Lesdits consuls avertiront encore lesdits —

habitans de ne pas manquer deormais d'obeir aux ordres du
Protecteur ; qu'autrement ils l'obligeroient de les regarder comme
de traitres à la patrie , et à la cause commune , et d'ordonner
contr'eux des executions Militaires, telles qu'on les mérite
en pareil cas .

Lesdits Consuls saivront aussi savoir audits
habitans qu'il est expressement defendu de paier ni Capitation
ni aucune des nouvelles impositions ; mais seulement les
anciennes sur le pié qu'elles estoient dans la derniere paix,
et d'en remettre le montant entre les mains du S.^r M. ;
qu'il à jugé à propos d'établir receveur en la place du
Scripon de le Norman qui à fait tant d'injustices et de
maux à la Province , et qui vient d'en recevoir le juste
châtiment .

Ils leur diront enfin, que comme le succès de
toutes les entreprises des hommes depend absolument de
la volonté du toutpuissant, il leur ordonne d'aller tous
ensemble se prosterner au pié de ses Autels, et de tâcher
par des prieres ardentes de toucher son infinie misericorde,
et d'obtenir sa Divine Protection .

Toutes ces precautions prises les menus details -

finis, mon dessein étoit de separer mes gens en deux troupes, à la tête de l'une desquelles un des plus braves et plus-sages gentilhommes du Roïaume devoit marcher diligemment du côté de ville franche et de S.^t Antonin, et pousser même jusques à Montauban s'il pouvoit la chose possible, sinon m'attendre audit S.^t Antonin; et moi avec l'autre troupe ie comptois de courir droit à Milhau, de monter jusques à Mairueis pour y enlever quelques compagnies du mauvais Regiment de Cordes qui y étoit en quartier et en mettre en possession les Camisars avec lesquels ie me serois abouché, et aurois réglé les moïens d'avoir à l'avenir continuellement de leurs nouvelles, et de leur pouvoir faire-savoir des miennes, afin d'agir de concert. De là, j'aurois passé avec toute ma troupe, ou avec des détachemens dans les villes de S.^t Afrig de S.^t Rome de Larn, du Pont-de Camarés, de la Caune, et autres; et avec tout ce que j'aurois pu ramasser de monde dans ce Canton tout Protestant, ie me serois allé présenter devant la ville de Castres que ie comptois toute disposée à me recevoir et même selon les apparences, déjà soulevée. De là sans perdre du tems, ie descendois à Alby où j'avois

aussi beaucoup d'Intelligences; Je suis —
sûr que cette Ville m'auroit sans peine —
ouvert les portes dans le mécontentement —
où sont généralement tous ses habitans. —
En suite ie me rendois pres de Montauban, —
où rejoignant mon autre Croupe, qui —
devoit être considerablement grosse, je —
me faisois sort avec les habitudee —
que j'avois dans la Place, de m'en —
rendre le maître en peu de tems, —
Supposé que cela ne fut pas déjà —
fait.

Je ne doute pas qu'on ne m'arrête ici, et qu'on ne
me dise que tout ce que ie m'étois proposé est facile à —
executer sur le papier, mais qu'il n'en va pas ainsi —
quand ce vient au fait et au prendre. A cela ie repon-
s. 1.º qu'il n'y avoit pas pour lors un seul homme de —
troupes réglées dans toutes les villes dont ie parle, ni même

plus près de trente lieues, 2.^o que toutes ces Places sont
ouvertes et sans nulle fortification; en 3.^e lieu, que i'y
avois des intelligences; et enfin que pour peu qu'on ait
de connoissance de l'estat deplorabile où les peuples sont
réduits, et de la situation de leurs esprits, on ne doutera pas
qu'ils ne se joignent d'abord à tous ceux qui leur parleront
de les affranchir de leur insupportable misere; supposant
sur tout qu'on soit parvenu à leur persuader qu'on n'en
veut point à leur religion. Or rien ne pouvoit mieux
les rassurer la dessus que la maniere dont ie m'y
voulois prendre, et de me voir à la tête du parti qui
leur proposoit de travailler à leur delivrance.

Je conviendrais pourtant qu'il y avoit quelques
risques, et quelques contretens à eschuer dans une telle
entreprise. Mais ie voudrois bien qu'on m'en citât une
seule de pareilles où il n'ait rien salu hasarder. On
croupiroit toujours dans le malheur si l'on n'avoit
jamais la vertu ni le courage de rien oser tenter pour
s'en tirer. M.^{rs} les Cantons Suisses M.^{rs} Les Etats
des Provinces unies languiroient encore dans l'esclavage, si
leurs genereux ancêtres avoient été si timides et si
circonspects. Les échafauds ne sont que pour les

mal-heureux et rencontre une couronne ou l'autre à perdu-
la tête; Et souvent les plus honteux Supplices, et les —
morts les plus ignominieuses en apparence jettent moins
de honte et d'opprobre sur la vie d'un homme, que sa vie —
même n'en repand sur lui lors qu'il n'en jouit que d'une
certaine maniere. Enfin il en auroit été ce qu'il auroit
plû au Seigneur. Cependant ie souhaitterois bien m'être
trouvé en la peine. Je me flatte que ie serois peut être —
à l'heure que ie parle, à la tête de trente mille hommes,
et en état de rendre la paix et le repos à ma chere Patrie.

Après mon expedition de Montauban, et —
mon retour à Rhodés, ie n'aurois plus pensé qu'à grossir
le nombre de mes troupes; Qu'à les bien discipliner; Qu'à
faire provision d'armes, de vivres et de toute sorte —
d'ouvriers; Qu'à faire fonder même du
canon; Qu'à pourvoir à la subsistance de mes troupes, de
maniere qu'elles ne fussent point à charge au país; —
Qu'à solliciter les Provinces voisines d'imiter mon exemple;
Qu'à m'emparer de tous les passages, et les faire fortifier
suivant le plan que j'en avois dressé; Qu'à avoir de bons
espions, et qu'à hasarder de prevenir et d'attaquer, le plus

Loin de mes quartiers que J'aurois pu —
 les Troupes que J'aurois scû —
 être en mouvement pour attaquer les miennes.
 Dans cette situation ie comptois beaucoup sur le secours des
 Protestans des Cevenes dont j'aurois attiré la plus grande
 partie sur mes frontieres, où ie leur aurois fait trouver des
 vivres et des Armes. De cette maniere nous nous assurons
 par tout les uns aux autres une mutuelle et sûre retraite.

Ainsi pour peu que les Armées étrangères —
 fussent de leur côté pressé et occupé les forces du Roi, —
 la chose ne pouvoit pas manquer de réussir, et de lui être —
 mortelle.

Il est à remarquer que ie ne meois tout-à-fait —
 déterminé à executer mon entreprise, que sur ce que ie croiois
 fermement que le Roi de Portugal, et le Duc de Savoie ne
 tarderoient pas à se declarer pour la grande Alliance, ce
 qui effectivement arriva comme ie l'avois prédit; et encore
 sur ce que j'étois persuadé que d'abord que les Alliés auroient
 été assez heureux pour mettre le dernier de ces deux —
 Princes dans leurs interets, ils profiteroient de ce bonheur
 dans toute son étendue, et porteroient le sort de la guerre
 de son côté, et qu'alors ie pourrois agir sans beaucoup de

peril et d'obstacle; mais malheureusement les Princes —
 confederés aiant été obligés de faire tout le contraire, et de laisser
 tomber dans l'oppression ce Prince courageux, ie m'en suis
 ressenti plus que personne, aussi bien que les Protestans
 des Sevennes dont une partie s'est trouvée par là —
 dans la necessité de preter l'oreille aux accommodemens —
 qu'on leur à proposés.

J'ai dit qu'il n'avoit tenu qu'à quelques jours —
 que ie n'aie été en état de mettre la main à l'oeuvre
 et d'entamer mon entreprise.

Il faut expliquer ici le malheureux —
 contretiens qui m'a mis hors d'état de le faire. La
 disette d'argent à sans doute été le premier obstacle, on
 n'en sera pas fort étonné quand on saura que i'ai —
 presque tiré de mon fonds et de mon crédit, tout ce qu'on
 peut bien s'imaginer que i'ai été obligé de repandre.
 Ce n'est pas que j'aye manqué d'avoir la precaution —
 d'écrire à quelques Ministres des Princes étrangers pour
 leur donner avis de mon entreprise, et leur représenter —
 que j'avois besoin d'être secouru; mais il faut qu'ils —

n'aient pas reçu mes lettres; car ie n'en ai û aucune-
reponce; cependant à force de me donner du mouvement,
j'avois été assez heureux pour remédier à cet inconvenient,
et pour faire toutes mes emplettes d'armes de poudre et de
plomb, lesquelles j'avois fait remettre en divers endroits.
Je commençois à les faire voiturer à portée de moi, ie
n'avois plus besoin de ce tems la pour être en état
d'agir, déjà j'annonçois à mon monde l'approche de la
revolution; ie faisois continuellement avertir mes amis
de se tenir prêts à mon premier signal, et ie ne doutois
presque plus du succès d'une entreprise, conduite si
heureusement, si secrètement et si loin.

Les choses étoient dans le meilleur état
du monde et avoient même surpassé mes esperances, lors-
que tout à coup, et du côté même dont ie me deslois le moins;
Il s'éleva un de ces obstacles insurmontables que toute la
prudence humaine ne peut ni prévenir ni prévoir,
Mais pour en mieux faire comprendre toute l'importance
à ceux qui prendront la peine de lire ces Mémoires,
Il est bon de les faire ressouvenir que lors que
j'engageai les Catholiques à seconder mes desseins, ce

ne fut que sous deux conditions que nous nous imposâmes — de part et d'autre, dont l'une étoit qu'il me seroit permis — de me servir des Protestans, et de leur faire faire même — les premières démarches; et l'autre, que je m'obligerois — d'empêcher lesdits Protestans de rien faire contre la — religion, et qu'au cas qu'ils vinsent à commettre la — moindre irrévérence contr'elle je consentois que lesdits — Catholiques fussent sur le champ, libres et dégagés de — toutes leurs promesses.

On a vu ci dessus les précautions que — j'avois prises en conséquence de cela du côté des Protestans, — et comment je les avois engagés par les sermens les — plus sacrés non seulement à en user ainsi, mais même — à ne faire aucun acte de leur religion que je n'y usse — auparavant donné mon consentement. Cependant malgré — tous mes soins et toute mon attention; le malheur à — voulu qu'il ait pris saintaisie à deux [†] Officiers — imprudens de venir lever du soir au matin une centaine — d'hommes dans les Montagnes de la Caune qui étoit mon — Canton favori, et sur lequel je faisois le plus de fonds; — de se ruer le flambeau à la main sur toutes les Eglises —

[†] l'un d'eux étoit le fameux — Catinat, qui m'en a depuis — demandé pardon en suite — où je l'ai vu.

et chapelles du païs, encore le hasard voulut-il que
 j'arrivasse dans ces quartiers la où ie venois de donner
 mes derniers ordres justement pendant qu'ils faisoient
 cette profane expédition, je laisse à iuger de ma
 surprise et de ma douleur lors que i'y trouvai les
 choses dans ce desordre, je ne perdis pas néanmoins
 la tramontane, mon premier soin (après avoir sçu de
 mes amis que cela se faisoit sans leur participation) fut
 d'abord de tâcher de remédier à cette sinistre aventure:
 pour cet effet, i'ordonnai sur le champ a des gens du
 païs de pister au plus vite ces incendiaires, et en cas
 qu'ils les ioignissent de faire tous les efforts possibles
 pour arreter leur fureur; de leur représenter que par
 une demarche si odieuse ils se perdroient eux mêmes, et
 perdroient toute la Province sans aucun fruit; et enfin
 de leur dire qu'on les prioit de se tenir clos et couverts
 dans les grans bois où on ne leur laisseroit manquer
 de rien, mais soit qu'on ne pût les trouver assez
 tôt, ou que les gens que j'avois commis pour cela,
 n'osassent ou ne püssent dans cette circonstance aller
 et venir comme ils l'auroient bien voulu, ces gens la
 continuerent leurs desordres, jusques à ce qu'en fin,

quinze iours apres ou environ, toutes les Milices du haut Languedoc, et quelques troupes du bas etant arrivées, et les ayant enfermés dans un petit bois où ils avoient eu l'imprudence de se retirer, on prit huit ou dix de ces malheureux.

Pour moi qui previs d'abord ce denouement aussi bien que le contrecoup de cette aventure sur mes projets, ie jugeai à propos de me retirer en diligence chez moi sans attendre la destinée de ces incendiaires afin de tenter à tout hazard, et en dernière ressource, de faire declarer mes amis Catholiques à qui ie ne crus pas devoir dissimuler rien de ce qui s'etoit passé. Je leur en fis donc tout le detail, mais en même tems ie m'attachai fortement à leur faire connoitre que ces bruleurs d'Eglises etant des étrangers qui n'avoient qui n'avoient aucune connoissance de nôtre affaire, il n'avoit rien à craindre de tout le parti Protestant; que d'ailleurs il seroit tres facile de porter ces gens là à changer de conduite, et qu'on ne devoit regarder la demarche qu'ils venoient de faire que comme un de ces contretiens qui n'ont point de suite, et dont on ne doit pas s'allarmer, qu'ainsi ie conjurois tous nos amis du parti Catholique.

non seulement de tenir bon, mais même d'avancer l'exécution
 du projet; qu'il étoit tems de lever le masque et de
 courir aux Armes; qu'il ne falloit pas balancer; que
 Banse Subdelegué de L'intendant le Gendre aiant
 connoissance d'une partie de nos affaires, ce dernier
 ne manqueroit pas de les approfondir incessamment;
 qu'il valoit donc bien mieux perir d'une mort honorable
 que par les procédures d'un Saquin d'intendant; Qu'il y
 avoit même beaucoup moins de peril à prendre ce parti, —
 qu'à demeurer dans une lâche inaction et qu'une résolution
 extreme prise à propos et bien soutenue sait presque
 toujours surmonter les plus grands et les plus difficiles —
 obstacles. Mais qui fut affligé et abatu ce fut moi lors-
 que ie vis quelque instance que ie leur scusse faire, que
 ie ne pus jamais les tirer de la résolution où ils étoient
 de ne se point declarer. Ils me repondirent qu'outre qu'il
 y avoit dans ces sortes d'entreprises une grande difference
 entre prevenir et être prevenu, ils ne pouvoient se
 résoudre à se fier d'avantage à des hommes qui paroissent
 si transportez contre leur Dieu et ses Autels; Qu'ils aimoient
 mieux souffrir l'extreme misere dans laquelle ils convenoient
 qu'ils étoient que de s'en tirer par le secours, et dans la

Société de gens qui ne respiroient que le sacrilège et la
 profanation

C'est ainsi que d'un moment à l'autre ie-
 me vis tomber d'entre les bras d'une iuste et glorieuse
 confiance dans le sein d'un impuissant et honteux desespoir.
 Je ne songeai plus alors qu'à veiller à ma propre sûreté, et
 qu'à ne pas tomber dans les impitoyables et cruelles mains
 des sùpôts de la tyrannie. Je demeurai donc tranquille en-
 apparence dans mon chateau de vareilles, mais en effet tres-
 attente sur le denouement de cette intrigue. Mais quand
 j'eux enfin appris que huit ou dix de ces incendiaires avoient
 est pris, comme ie l'ai dit, mis à la question et supliciés ;
 Qu'en consequence de la declaration qu'ils avoient faite dans les
 tourmens on avoit déjà emprisonné une trentaine des
 principaux habitans des villes de Milhau, de saint Aftig,
 du Pont de Camarés, et d'autres lieux, tous gens avec qui
 j'avois u des correspondances, et sur la fermeté de tous
 lesquels ie ne pouvois pas raisonnablement compter ; et
 de plus qu'un de mes amis, iuge lui même de ces gens
 la, m'eut donné avis qu'il y en avoit déjà quelques uns
 qui m'avoient mêlé dans leurs discours, ie crus qu'il

étoit de la prudence de mettre ma personne en sûreté, et de
 sortir du Roïaume, ce que ie fis si a propos avec tant de
 diligence et par des chemins si detournez, qu'il étoit
 impossible que ie n'arrivasse pas en Suisse aussi heureusement
 que ie l'ai fait.

Mais comme le detail de ce qui m'est arrivé
 pendant mon séjour dans les Montagnes de la Caune
 me paroît trop curieux et trop singulier pour être omis,
 je ne balancerai pas à le rapporter ici et même un peu
 au long.

Il faut donc savoir qu'il y avoit déjà quelque tems
 que ie m'étois lié d'une amitié fort étroite avec M^r. Le
 Comte du Pujol lieutenant de Roi du haut Rouergue, et
 cela en partie pour avoir un pretexte plausible d'aller
 souvent dans les montagnes de la Caune, et dans le bas
 Languedoc où ce seigneur a plusieurs grandes et belles terres.
 Madame sa femme, et Madame la Marquise de Saint
 Aman sa fille, deux dames d'un tres rare mérite me faisoient
 aussi l'honneur d'être beaucoup de mes amies. Il arriva
 qu'étant allé à Toulouse pour mes affaires ie trouvai ces-

Dames prêtes à en partir pour Nages, une de leurs terres située
pres de la Ville de la Caune; Elles me temoignerent que ie
leur ferois un vrai plaisir d'être du voiage, et même de passer
quelques jours chez elles; outre que la bien seance
M'obligeoit de répondre à leur honneteté,
ie n'avois garde de refuser une partie qui s'accommodoit si bien
avec mes desseins, et avec la resolution que j'avois formée
d'aller en ce pais la. Nous nous mîmes donc en chemin, et
nous avions déjà fait une partie de la route fort agreablement:
Mais en approchant de Castres nous sumes étonnez de trouver
tous les Villages sous les Armes, et dans une consternation
extreme sur ce que le bruit s'étoit repandu que les Camisars
au nombre de plusieurs milliers estoient entrez dans la
Province, et qu'ils y mettoient tout à feu et à sang. Le
premier mouvement de ces Dames fut de vouloir absolument
rebrousser chemin, et comme il m'eût fallu en ce cas retourner
aussi avec elles, chose qui m'auroit tout fait dérangé, et
qui étoit capable de me perdre, ie me trouvois dans un
fort grand embarras. J'eus néanmoins le bon heur de m'en
tirer, mais ce ne fut qu'à force de leur rebatre qu'il étoit
impossible que des gens qui n'avoient pris les Armes que
par un principe de Religion pussent vouloir faire du

mal à des personnes qui ne leur en avoient pas fait; que d'ailleurs leur présence étoit absolument nécessaire dans leur terre pour mettre leurs meubles et leurs papiers à couvert, et qu'enfin M.^{re} le Comte du Pujol qui étoit sur les lieux avec toute l'autorité du Roi en main, et qui savoit leur voyage enverroit à coup sûr au devant d'elles pour les informer au juste de toutes choses, et ne manqueroit pas de pourvoir à leur sûreté s'il le jugeoit nécessaire. Elles voulurent bien se rendre à mes raisons, et nous arrivâmes à Nages sans aucune mauvaise rencontre; là je trouvai M.^{re} le Comte du Pujol assez embarrassé n'étant pas fort instruit du détail des fonctions et des prerogatives de sa charge, non que ce ne soit un très brave et très éclairé gentilhomme, mais comme il a vu des sagittiers tendre jeunesse beaucoup d'affaires de famille sur les bras contraint de donner tout son tems, et toute son application à les régler, il a manqué par là l'occasion d'entrer dans le service, et d'en apprendre toute la routine; de sorte qu'à parler naturellement, — Il ne savoit pas trop bien par où debuter pour donner ses ordres dans une pareille conjoncture. Comme il n'ignoroit pas que je devois être mieux versé —

en cela pour avoir presque toujours accompagné mon pere —
et mes freres dans leurs emplois, il ne fit aucune difficulté
de me prier en ami de lui aider à regler toutes choses. J'acceptai
cette commission avec plaisir, et d'autant plus qu'il venoit de
recevoir une lettre du nommé Banse receveur de la
Province, et subdelegué de L'intendant, laquelle me donnoit
lieu de conjecturer qu'il avoit quelque connoissance des affaires
dont ie me mêlois; mais comme cette lettre étoit pour un
homme de son calibre tres insolente par rapon au respect dû au
lieutenant de Roi de la Province, et que d'ailleurs elle étoit
écrite d'un air à me faire craindre qu'il ne s'emancipat —
à entreprendre de sa tête quelque chose de violent contre mes
amis, J'obligeai M^r. le Comte du Pujol. à lui répondre —
sechement, et à lui mander qu'ilût à se rendre un certain jour
à une ville nommée Beaumont ou il lui donneroit ses ordres; —
mais qu'avant cela il se gardat bien sur tout de rien —
faire de son propre mouvement.

Cette lettre ne manqua pas de produire l'effet
que ie m'en étois promis, et de faire rentrer Banse
dans son devoir. Il se trouva ponctuellement au
rendez-vous, nous y arrivames aussi accompagnés de
toute la Noblesse, et des principaux de la Province que

j'avois fait mander par le Comte de Puyol. Ce seigneur —
 n'avoit d'autre veüe en cela que de se mettre en état de —
 maintenir l'autorité du Prince; mais pour moi j'avois —
 des raisons toutes opposées, et ie ne pensois qu'à prendre —
 plus commodement des mesures avec mes amis sur ce —
 contretens; Qu'à les exhorter à redoubler d'union et —
 d'intelligence entr'eux, et à perir, s'il le falloit, au cas —
 qu'on en voulut venir à quelque violence

Si je n'avois été mêlé dans ces affaires, j'avois —
 que quand ie me trouvois en particulier avec eux, j'aurois —
 pu prendre quelque plaisir à observer les diverses passions —
 qui regnoient tour à tour sur leurs visages et dans leurs —
 discours. Les uns étoient abatus; les autres vouloient se —
 porter aux dernières extrémités; quelques uns chercher leur —
 sûreté dans la suite, et tous ensemble convenoient (dans —
 une même crainte) du péril qui menaçoit leurs personnes, —
 leurs biens et leurs familles.

Pour moi quoi qu'infinitement plus en danger —
 qu'aucun d'eux ie ne laissois pas de les rassurer du —
 mieux qu'il m'étoit possible, et ie tâchois de leur inspirer —
 une fermeté que ie n'avois pas moi même. Je leur —
 remontrai qu'on ne savoit encore rien de nos affaires; —

que ce seroit une grande imprudence de nous deceler sur des-
terreurs paniques ; qu'il étoit au contraire d'une nécessité-
absolue de s'armer de resolution et de courage, et de se-
parer d'une bonne contenance ; que quand à moi j'étois —
determiné à pousser cette aventure à bout et profiter dans-
toute son étendue du bon heur qui m'étoit offert de pouvoir —
être du conseil de ceux la même que nous avions le plus —
à redouter.

En Effet, ie ne me sus pas plutôt séparé de mes-
amis qu'ils me virent entrer avec une entière assurance —
dans l'appartement du Comte du Pujol où Banse se-
rendit un moment après, et c'est pût être une des —
plus curieuses et des plus bisarres aventures qui ait —
jamais été, qu'un chef de Mecontens sur lui même —
chef du conseil du Prince dont il faisoit soulever les —
Sujets.

A peine unes nous pris nos places que-
comme le plus intéressé à la chose, ie pris le premier —
la parole et dis d'un air naïf et délibéré, hé bien qu'est-
ce que tout ceci M. Banse ? vous nous avez mis M.^r —
le Comte et moi dans de grandes inquietudes. Selon —
votre lettre nous devons croire que c'est ici une affaire —

de la dernière importance ; que tout est perdu , et cependant ,
 quelques Soins que nous aïons pris pour être informés , —
 tous les avis qui nous sont revenus jusques à présent
 se réduisent à nous apprendre qu'une centaine de malheureux
 païsans séduits par deux chefs des Cévennes ont brûlé —
 quelques Chapelles . Ne prenez vous et ne donnez vous
 pas l'alarme un peu légèrement sur une si petite levée de
 Boucliers ? ne mettez vous point cette Province et les —
 voisines dans un trop grand mouvement ? ce qui est toujours
 très dangereux ; car enfin ie ne voi pas qu'il nous —
 manque ici une seule personne de marque , et il me
 semble que tous les gentilhommes de la Province se —
 comportent dans cette affaire ci avec un zèle qui doit
 tout à fait répondre de leurs sentimens et de leur fidélité
 pour le Roi . parlez monsieur Banse M. le lieutenant
 de Roi souhaite que vous lui expliquiez les misteres —
 contenus dans votre lettre .

Il est vrai , Messieurs, répondit-il, qu'il —
 n'a paru encore dans la province que la troupe dont vous
 venez de parler ; mais moi qui suis chargé depuis —
 plusieurs années par m. L'intendant de Guienne
 d'une inspection sur la conduite de nos nouveaux —

convertis, et qui pour cela ai partout mille emissaires —
qui m'avertissent de ce qui se passe, ie sai, à n'en
pouvoir douter, qu'il se trame depuis un assez long —
tems dans ce pais ci des affaires de la derniere —
consequence, et capables de bouleverser tout le Roiaume.
J'avoie que ie n'en ai pû encore découvrir toutes les
circonstances; mais ie vous supplie de croire que ie —
suis suffisamment informé pour pouvoir vous dire qu'on
ne doit point regarder ces affaires ci sur le pié de
celles des Cevenes. Les affaires des Cevenes ne sont
soutenues que par de simples paisans sans esprit ni —
politique, au lieu qu'on a sujet de presumer ici que
plusieurs Grands du Roiaume, et même quelque Prince
du sang, sont de la partie, les Catholiques de ces —
Cantons ne me paroissant pas moins Camisars que
les Protestans. Mais, M.^{rs}, pour ne pas vous
laisser davantage dans l'incertitude, tenés dit-il (en
nous tirant de sa poche un exemplaire de cette lettre
que j'avois adressée et fait distribuer aux Protestans
des Cevenes) donnez vous la peine de lire cela: —
voiez si ie n'ai pas u raison de vous écrire comme
j'ai fait, et de depecher des couriers de tous côtes —

pour faire venir promptement des troupes. Pour moi, M.^{rs}, continua-t-il ie serois d'avis pour couper le mal dans sa racine, que sitôt que nous serons ici les plus forts, nous nous saisissions de tout ce qu'il y a de gens considérables dans la province. Je suis bien informé qu'il s'est tenu diverses assemblées nocturnes tant dans les villes que dans les bois; ie connois la disposition des esprits; il y a long tems que j'entrevois certains indices d'une mutinerie prochaine: ainsi joignant tout cela avec ce qui vient d'arriver, ie croi fermement que si l'on ne prend les mesures les plus promptes pour etouffer cette affaire dès sa naissance, et pour prevenir les mal intentionnés, on s'expose a voir bien tôt un tres grand et tres dangereux soulèvement.

Après que Banse fut fini, ie me servis du tems que M. du Pujol emploïoit à lui faire diverses questions, et à lire cet écrit pour penser à quel parti plus avantageux ie pouvois me déterminer dans une telle conjoncture.

Enfin voyant que cet homme avoit trop de connoissance de nos affaires pour pouvoir esperer qu'elles lui fussent encore long tems cachées; que nous

étions trop prevenus dans nos desseins pour oser tanter
de les poursuivre, et qu'il étoit presque sûr qu'après
la demarche de ces incendiaires, la plupart des
Catholiques ne voudroient pas se declarer en notre faveur,
je pris la resolution de faire tous mes efforts pour
obtenir de Banse qu'il changeat de sentiment, et pour
le porter à la douceur, comptant que si je pouvois en
venir à bout, je gagnerois aussi L'intendant qu'il
gouvernoit absolument. Pour cela je m'attachai solement
à lui faire voir que les emplois qu'il avoit dans la
Province lui avoient déjà assez attiré l'inimitié des Peuples
sans qu'il l'augmentat encore par les violences qu'il
meditoit contr'eux, qu'il ne les pousseroit pas à une
certaine extremité sans s'exposer lui même aux
plus grands perils, et qu'il ne sauroit jamais reduire son
ennemi au dernier desespoir; que d'ailleurs, pour un
habile homme comme lui, c'étoit bien mal connoître ses
interets que de vouloir faire ruiner par des Troupes une
Province dont il étoit receveur; qu'il se ruineroit par la
lui même tout le premier; qu'enfin étant autant des
amis qu'il l'étoit de M. L'intendant le Gendre, il
ne pouvoit lui rendre un meilleur office à la Cour que

de le faire tirer de cette affaire plus heureusement que
 l'intendant de Languedoc ne s'étoit tiré de celle des Cévennes;
 que visiblement les remèdes violens que le sieur de
 Basville avoit voulu apporter aux maux de cette Province
 n'avoient fait que les aigrir d'avantage, et donner à la
 cour des affaires dont elle voudroit pour toutes choses au
 monde être débarassée; que ie pouvois l'assurer qu'il avoit
 la paix ou la guerre dans ses mains, et que selon la
 maniere dont il en useroit il se rendroit agreable à la
 Province ou lui deviendroit en horreur.

Ayant prononcé ce discours avec quelque
 vivacité, ie m'appercus d'abord que j'avois fait beaucoup
 d'impression sur son esprit. En effet soit par des motifs
 de crainte, ou par des veues d'avarice, se flattant peut être
 d'avoir occasion par ce moïen là de piller plus
 commodement cette malheureuse Province, il changea
 tout d'un coup de sentiment, et il à été depuis le premier
 à porter l'intendant à prendre les voies de la douceur
 et de la Clemence, ce qui par mes propres soins n'à
 pas manqué de reussir au S.^r Le Gendre, et de lui
 faire beaucoup d'honneur: je dis par mes soins
 car au sortir de cette conversation ie sus retrouver mes-

amis, et leur aiant fait un detail de tout ce qui s'etoit
passé, ie les exhortai a dissimuler, et à s'accommoder
le mieux qu'ils pourroient avec banse, leur faisant
comprendre qu'ils en viendroient aisement à bout avec un
peu d'argent; qu'il n'i avoit pas d'autres parti à
prendre. surtout si ie ne pouvois obliger les Catholiques
à se declarer, comme en effet il n'y avoit quere
d'apparence qu'ils se declarassent. J'ajoutai que
j'allois neanmoins lancer la chose; mais qu'au cas
que ie ne gûsse y reussir, ie passerois d'abord dans
les pais étrangers, et que dans cette incertitude je leur
faisois d'avance mes derniers adieux. Je les priaï de
se conserver dans leurs genereux sentimens, les
assurant que ie fairois tous mes efforts pour
disposer les Hauts Aliex à les assister, et que si
j'etois assez heureux pour en venir à bout, ils
pouvoient compter que ie ne manquerois pas d'abord
de voler à leur secours, et d'exposer ma vie pour
les delivrer de la deplorable condition dans laquelle
ie les laissois, etant au desesper, de me separer
d'eux dans une conjoncture si facheuse. La dessus
nous nous donnâmes mille temoignages reciproques

D'une amitié constante et inviolable : ils me promirent tous de m'attendre avec impatience, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ie m'arrachai enfin d'auprès d'eux pour aller rejoindre mes autres amis Catholiques, et regagner mon Chateau.

J'ai dit ci dessus que n'ayant pu résoudre les Catholiques à se declarer J'auois été contraint de sortir en diligence du Roïaume ; ainsi il n'est pas besoin de le repeter.

Voila le fidelle et sincere recit de ce qu'un simple gentilhomme sans charge n'i emploi sans autre relief que celui de sa naissance et par le seul secours de son industrie et de son courage à bien oser tenter pour le recouurement des Privileges et de la liberté de sa Nation dans le sein des Etats du plus puissant Roi du monde, et malgré la surveillance et la severité de son Gouvernement.

Quel malheur n'a ce point été pour moi -

et pour ma chere Patrie. De ce que ie n'ai pu pousser
mon entreprise à bout, et parvenir Jusques à l'entier-
denouement de toutes mes intrigues ?

A juger de ce qu'elles auroient operé dans le
Roiaume par ce qui si est ensuivi du seul Soulevement
des Cevenes qui n'en étoit qu'une moindre partie, qu'elles
grandes et importantes revolutions n'en seroit-il pas
vraisemblablement sorti, et dans quelle avantageuse
situation ne me serois ie pas trouvé après cela pour
delivrer mes compatriotes du dur et insupportable joug
sous lequel ils gemissent depuis si long tems ?

Mais si l'on veut bien considerer avec
quelque attention jusques où j'ai pu porter les choses,
dans quelle juste indignation n'entrera-t-on pas contre
tous les Grands du Roiaume qui revetus des plus
considerables charges de l'état et par la expressement
preposez au soin de son bon heur et de sa conservation
auroient pu faire des entreprises pour le retablisse-
ment de sa gloire et de sa liberté infiniment encore plus
importantes et plus heureuses que les miennes.

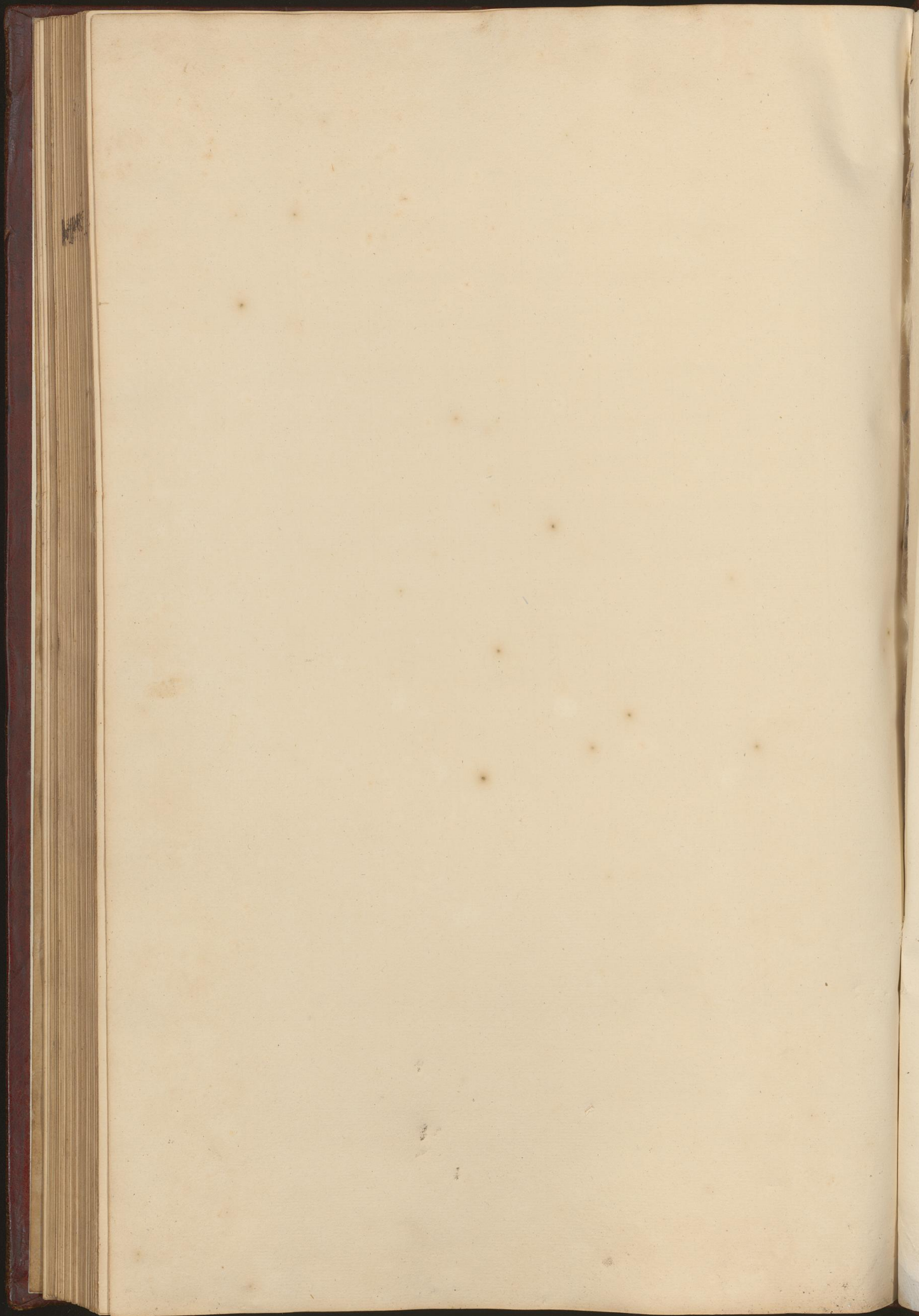
Quels reproches n'a-t-on point aussi à faire
à quatre cent mille hommes qui exposent tous les

jours leur vie dans une guerre injuste, et au service
 d'un Prince qui opprime la Nation : Mais ce qu'il y
 a de plus Surprenant en cela c'est que les deux tiers
 y sont contraints par d'indignes et de cruelles violences,
 et que le reste ne le fait que par un motif tout a fait
 mercenaire ; une infinité pour trois ou quatre sols
 par jour ; plusieurs pour vingt, trente, ou quarante sols,
 et les mieux traités pour quelques ecus ou pour quelques
 pistoles, de sorte qu'il n'y a précisément que l'avarice et la crainte
 qui les fasse s'exposer à la mort. Cependant il perit de
 ces gens la des 50. et 60. mille par an.

Moi donc qui ressens et qui connois
 parfaitement toute l'ignominie d'une si abjecte et si lâche
 condition que j'abhorre à l'excès, et contre laquelle tout
 mon cœur se souleve ; quoi qu'en puissent dire tout ce
 qu'il y a dans le monde de vils suppôts du pouvoir despotique,
 aussi bien que de ces lâches et mauvais plaisans qui,
 incapables de former aucune noble et courageuse résolution,
 ne s'occupent qu'à repandre le venin de leur raillerie
 sur les plus belles et les plus heroïques entreprises,
 Je ne rougirai point de déclarer hautement qu'on ne
 trouvera jamais mon nom dans la liste de tels morts,

et que j'aimerais toujours mieux Sacrifier ma vie, pour
le salut, la gloire, et la liberté de ma chere et illustre
Patrie, que de Sacrifier cette même Patrie à un vil
et sordide interet, et que de contribuer par là à
l'affermissement d'un des plus injustes et des plus dur-
Gouvernemens qui furent jamais.

Fin du recit
de ma p.^{re} entreprise
Et de la premiere partie de ces
memoires.



78 a

79 3

80 c



